

Vol 1, No 7

L'APÔTRE

Québec, 15 mars 1920

L'APÔTRE



Abonnement \$3.00

Publié chaque mois

MAGAZINE CATHOLIQUE

SOMMAIRE - 15 mars 1920

TEXTE

PAGE		
241—	Le jour de Dieu.....	B. C. P. (<i>Les Nouvelles religieuses</i>)
242—	La conversion de Marius (conte marseillais).....	JOSÉ DE LA PALUD.
245—	La religion est nécessaire à l'homme.....	Abbé E. DUPLESSY.
248—	Albani.....	Abbé OLIVIER MAURAU, <i>p.s.s.</i>
255—	La grande guerre et ses grandes figures : le général de Castelnau	R. P. ALEXIS, <i>cap.</i>
260—	Bonjour bon Dieu.....	R.
261—	Ephémérides canadiennes.....	
266—	La galvanoplastie.....	SCIENTIA.
267—	Le traitement régénérateur des piles électriques usagées.....	
268—	Les syndicats catholiques et les évêques.....	(<i>L'Action Catholique.</i>)
269—	Une aumône de Victor Hugo.....	
270—	Achetons de la terre.....	JULES LEMAÎTRE.
272—	L'art de bien manger est difficile.....	G. G.
274—	Hygiène à la ferme.....	J.-I. PAGEAU, <i>m.d.</i>
276—	Au coin du feu.....	
277—	La maison et le chat.....	JEAN NESMY.
279—	La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans.....	(<i>Le Noël</i>)
280—	A dire : La première charrue que fit Jésus	P. V. DELAPORTE.
	Quand les lampes sont allumées.....	BLANCHE LAMONTAGNE.

ILLUSTRATIONS

248—Maison où est née Albani, à Chambly.....	
252—Portrait d'Albani.....	
254—Le général de Castelnau.....	
261—Sir James Grant.....	
262—L'honorable Charles Langelier.....	
263—Lord Byng de Vimy.....	
263—M. Joseph Samson.....	
264—M. P.-G. Roy.....	
265—Sa Grandeur Mgr Léonard.....	
271—Une leçon de stratégie : Attaque du bataillon carré.....	Tableau de M. PAUL LEGRAND.

“ L'Apôtre ” est une revue publiée par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté le 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

L'abonnement à “ l'Apôtre ” est de \$3.00 par année strictement payable d'avance.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite deux fois par mois pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L'APOTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME 1

QUÉBEC 15 MARS 1920

No. 7

Le jour de Dieu

Si le dimanche est le "jour de l'homme" il est par-dessus tout le "jour de Dieu". "Tu travailleras six jours, le septième, c'est le sabbat, c'est-à-dire le repos consacré au Seigneur. Les enfants d'Israël observeront ce jour; ils le célébreront de génération en génération; c'est un pacte éternel, c'est entre eux et moi le signe d'une alliance qui ne finira jamais. Car Dieu a fait en six jours le ciel et la terre, et il s'est reposé le septième". Le repos hebdomadaire, pour nous chrétiens, n'est pas un simple bienfait humain. On n'a pas rempli la pensée divine quand on s'est abstenu seulement des œuvres serviles; suspendre toute activité est une diminution de l'être. On la remplit moins encore quand on profane le dimanche. Pour un peuple sans idéal spirituel, repos devient synonyme d'oisiveté mauvaise conseillère; il brise ses entraves, il se rue au plaisir, le jour de Dieu devient le jour du péché: "Quant aux nouvelles lunes, aux sabbats, et aux convocations, je ne puis voir ensemble le crime et l'assemblée solennelle. Mon âme hait vos fêtes... je suis las de les supporter... Lavez-vous, purifiez-vous." Ces paroles de Yahweh à Juda infidèle s'appliquent, le dimanche, à trop de chrétiens qui ne le sont que de nom.— Mais la pensée divine est plus exigeante. On ne la comprend pas dans sa vérité quand on réserve exclusivement le dimanche aux joies même délicates de l'esprit: les études les plus relevées, les lectures les plus profitables, ne sont pas l'aliment que Dieu veut avant tout ce jour-là pour notre âme. Le dimanche laïcisé reste un jour comme les autres; or il doit être

un jour différent des autres, isolé des autres, "*requies sancta*"; son repos est un repos sacré "*requies sancta Domino*".

Dieu veut que le dimanche lui soit donné; il l'exige pour lui comme il exigeait autrefois les prémices des enfants d'Israël. Sur notre temps, nos occupations, nos égoïsmes, il prélève son tribut. Est-il besoin de dire qu'en tout cela Dieu agit en être magnifiquement désintéressé? Sa gloire substantielle est indépendante de notre hommage; l'homme aura beau violer le dimanche, Dieu n'en demeurera pas moins souverain et heureux dans son éternité. Mais il a pitié de notre ignorance. Il veut nous rappeler nos devoirs de créatures vis-à-vis du Créateur. S'il n'avait pas promulgué un commandement, imposé une obligation sous peine de faute grave, créé une institution spéciale, combien d'hommes rive-raient leurs yeux à la terre et ne regarderaient jamais le ciel!

C'est donc un jour de sainteté et de prière que le dimanche. Toutes les générations de tous les temps, de toutes les races, de tous les pays ont cru qu'à certains moments il fallait se recueillir, s'humilier, se réformer devant Dieu. Pour nous chrétiens, l'obligation est plus claire, elle est fixée à une date précise, elle est réglementée par une loi minutieuse. Elle revêt une solennité particulière, car l'acte auquel elle nous convie est comme le résumé et la synthèse de toute la religion.

Ce n'est pas en effet à un culte accessoire, ou à une prière comme les autres, que nous nous livrons le dimanche. Ce jour-là nous allons au centre du culte essentiel et, si nous comprenons bien ce qu'ordonne l'Eglise, nous en épuisons la signification.— L'homme a quatre grands devoirs envers Dieu: il doit l'adorer comme l'Être de qui il tient la vie et toutes ses puissances,—il doit le remercier comme l'Être prodigue envers lui des plus

insignes bienfaits,— il doit lui demander pardon comme à l'Être qu'offensent ses fautes — il doit solliciter ses grâces comme de l'Être possesseur et dispensateur de tout bien. Ces actes de religion, l'homme peut les exprimer chaque jour et de mille manières. Le dimanche, il les exprime tous par l'acte unique qui les contient tous : le sacrifice.

Le sacrifice est la forme suprême de l'adoration : la créature s'anéantit devant le Créateur ; il est la forme suprême de l'action de grâces : l'homme offre à Dieu le don qu'il juge le plus digne de lui ; il est la forme suprême de l'humiliation : la victime expie jusqu'à la mort au nom de l'assemblée ; il est la forme suprême de la demande humaine et de la réponse divine : Dieu prend possession de la victime, et l'homme qui s'abreuve du sang répandu s'incorpore pour ainsi dire, la Divinité.

Le chrétien qui assiste à la messe, celui surtout qui s'approche de la Table eucharistique, accomplit le dimanche ces immenses devoirs. Mais parce que le Christ lui-même, vrai Dieu et vrai homme, parfait Médiateur, se substitue aux victimes insuffisantes de la loi ancienne, le Sacrifice auquel prend part le fidèle n'est pas une figure ; il exprime la plénitude de l'adoration, de l'action de grâces, de l'humiliation, de la supplication. Qui a adoré remercié, expié, prié au nom des hommes comme Jésus ? Le chrétien qui s'unit aux paroles du prêtre, qui s'offre avec le pain et le vin, qui s'immole avec son Sauveur, qui communie au Corps du Sauveur, ne fait plus qu'un avec le Christ. " le grand religieux de Dieu ".

Envisagé de cette manière, le dimanche prend une signification solennelle. Il est vraiment le jour différent des autres, isolé des autres, il est le repos sacré.

Ne nous étonnons pas que le dimanche sanctifié soit obligatoire : créatures, nous avons le devoir de rendre hommage à notre Créateur ; Dieu a le droit de nous fixer à ce sujet ses volontés.— Ne nous étonnons pas qu'il exige plus qu'un culte individuel, une prière collective : le Christ qui s'immole pour nous représente la foule des hommes ; son offrande n'a sa pleine signification que si, présents à son sacrifice, les hommes s'offrent avec lui.— Ne nous étonnons pas enfin que cette démarche soit répétée tous les sept jours, car nous avons un besoin profond et perpétuel de Rédemption.

Les saints qui se regardaient comme indignes de Dieu tous les jours, assistaient chaque matin à la Messe pour se purifier tous les jours. Qui de nous se croirait plus pur qu'eux ?

Les années qui précédèrent la guerre, le dimanche fut bien oublié, bien profané : tant de gens affirmaient qu'on pouvait se passer du Christ ! Au lendemain de la guerre où le Christ nous apparait comme la Résurrection et la Vie, observons le dimanche : qu'il soit " un pacte éternel ", et, entre le Christ et nous, " le signe d'une alliance qui ne finira jamais ".

B. C. P.

[*Les Nouvelles Religieuses.*]

La conversion de Marius

(CONTE MARSEILLAIS)

Parmi les passagers qu'emportait le " Turenne " vers la Côte Occidentale d'Afrique se trouvait Marius Reboulet, gros négociant en cuirs et peaux, qui se rendait au Gabon pour installer une factorerie : or, depuis que l'on avait quitté Marseille, Marius ne décolérait pas. Pourquoi ? On l'ignorait ; le navire se comportait très bien, la mer était aussi clémente que possible, en somme rien ne pouvait expliquer ces hauts et ces bas dans l'humeur de notre Marseillais. Et pourtant, pour ceux qui connaissaient Marius Reboulet, la cause de cette irascibilité n'était que trop légitime. En même temps que lui avaient pris passage sur le paquebot quelques missionnaires se rendant, eux aussi, à Libreville ; or, la simple vue d'une soutane avait le don de le bouleverser... C'est que Marius mangeait du curé comme on avale un œuf à la coque, en se doutant nullement que ce plat est très indigeste, comme en fit jadis l'expérience un personnage bien connu qui l'a toujours sur l'estomac. Que voulez-vous ? on ne se refait pas ! Et puis (comme l'on dit à Marseille) c'était un terrible, un *teur*, si vous préférez. Ah, si vous l'aviez vu, au Café des 36,000 Colonnes, pendant les réunions électorales, lorsqu'il prenait la parole en sa qualité de président du Comité de son quartier, avec quelle éloquence

il vous submergeait !... Comme il était superbe quand il s'écriait, la bave aux commissures des lèvres, accompagnant ses exclamations d'un formidable coup de poing sur la table : "Qu'on les pendre tous ces calotins ; qu'on les fiche à l'eau ces tas de fainéants, de sorte nous pourrons mieux à notre aise, nous enrichir de leurs dépouilles et assurer les retraites ouvrières..." C'est que Marius Reboulet faisait partie de cette longue théorie de naïfs, qui croyaient, avec une féroce sincérité, au milliard des Congrégations. Sa haine contre tout ce qui touchait à la Religion

Marius, parce qu'il ne pouvait comprendre cette singulière idée de donner à un si bon poisson un si méchant nom — encore un vilain tour de ces gredins de cléricaux. — Jusqu'au concierge de Marius qui dut subir les fantaisies laïcisatrices de ce dernier et se dénommer portier, parce que dans — Concierge — il y a cierge, ce qui est vraiment intolérable.

Rien d'étonnant donc que Marius Reboulet ne fût fort irrité et que la vue des missionnaires n'eût une répercussion néfaste sur sa vésicule biliaire.



Ah! si vous l'aviez vu au café des 36.000 colonnes!

ne connaissait pas de bornes et, comme tous les lâches en général, c'est contre les faibles qu'allait tout son courage.

Son genre de vie correspondait très bien à sa façon de penser ; c'est ainsi qu'il avait déménagé du Boulevard des Chartreux pour aller habiter le Chemin d'Endoume, qui lui semblait un quartier plus conforme à ses opinions politiques. Cet exode lui évitait la peine de voir tous les jours, sur la plaque de la rue, ce mot "Chartreux" qui le faisait horriblement loucher. La domestique de notre homme avait reçu l'ordre de supprimer de la bouillabaisse hebdomadaire, le traditionnel "Capellan" ; ce poisson même n'avait pas trouvé grâce devant

Ils n'étaient pas à l'abri, les *povres*, des insinuations malveillantes de Marius, bien imméritées du reste par ces vaillants pionniers de la civilisation, dignes de tous les respects, allant, au péril de leur vie, dans des pays inexplorés d'où beaucoup ne reviendront plus.

Ce voyage si bien commencé allait être marqué d'un événement tragique.

Depuis deux jours qu'on avait franchi le détroit de Gibraltar la mer n'avait cessé d'être très houleuse; le baromètre baissait à vue d'œil et le commandant du bord manifestait des signes d'inquiétude. On cinglait vers les îles Canaries d'où l'on apercevait dans le lointain le Pic de Ténériffe encapuchonné d'un

gros nuage noir précurseur d'un grain. Le Capitaine, en vieux loup de mer, fit prendre les précautions d'usage, et, bon gré, mal gré, les passagers durent se réfugier dans leurs cabines.

Une émotion se lisait sur tous les visages, voire même sur celui de Marius Reboulet, *le teur*, qui en face du danger avait perdu beaucoup de son habituelle arrogance. Le navire, dans cette tourmente, n'était plus qu'un jouet ballotté dans tous les sens par la mer en furie. C'est dans ces circonstances, en présence des éléments déchaînés, que l'homme s'aperçoit de sa faiblesse et de son impuissance... De temps à autre on entendait le bruit des lames qui déferlaient sur le pont, et par les hublots s'apercevait la lueur sinistre des éclairs. Le "Turenne", bien que très solide, craquait dans toutes ses membrures, il semblait se plaindre et les gémissements profonds de ce puissant organisme qu'est un grand paquebot, étaient comme une voix annonçant une inévitable catastrophe.

Tout à coup un bruit formidable se fit entendre : sous l'influence d'un véritable cyclone le grand mât se brisa et vint s'abattre sur la

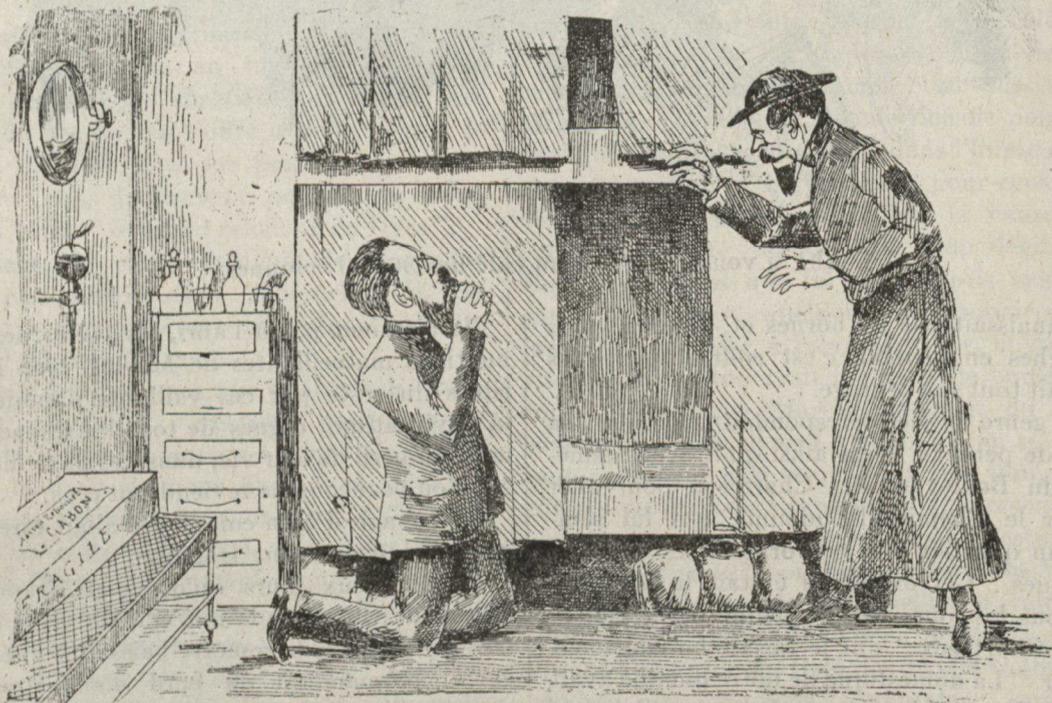
dunette-arrière qui fut réduite en miettes. Ce fut le signal d'une panique indescriptible ; tous pensèrent que l'on allait sombrer... On n'entendait plus que des cris de détresse, des appels déchirants qui imploraient la clémence divine.

Dominant tous ces cris, on entendait par intervalles une voix qui hurlait :

"Vierge immaculée, venez à mon secours... Vous qui n'êtes jamais invoquée en vain, vous que l'on appelle à Marseille "*la bonne Mère*" ne m'abandonnez pas... Ma reconnaissance sera éternelle. Il n'y aura pas de sacrifices ici-bas auxquels je ne consentirai pour vous être agréable, dussé-je tous les ans faire redorer votre *Estatue*..."

Puis la voix se taisait pour reprendre de plus belle ses lamentations.

Cependant l'un des missionnaires, homme de dévouement et d'abnégation, surmontant les affres du mal de mer, ne songeant plus, à cet instant suprême, qu'à secourir ses semblables et à les préparer, au besoin, à bien mourir, se multipliait auprès des pauvres passagers affolés leur apportant des paroles de consolation et soutenant leur énergie. Son atten-



Le missionnaire se précipite vers la cabine d'ou partaient des cris.

tion est attirée par les supplications si pieuses qu'adressait ce passager à Notre Dame de la Garde. Il se précipite vers la cabine d'où partaient les cris, il ouvre la porte, mais l'étonnement le cloue sur place : il aperçoit, dans le fond, un homme à genoux, tout tremblant, les mains tendues vers le Ciel et murmurant entre ses lèvres : " Dieu de Miséricorde, ayez pitié de moi ! " Dans ce corps écroulé, le missionnaire avait reconnu notre fougeux Marseillais. La peur de la mort avait rappelé à Marius les prières de son enfance, et l'avait converti.

ÉPILOGUE

Quelque temps après ce mémorable événement, on rencontrait fréquemment dans les rues de Libreville, en compagnie de missionnaires dont il avait fait sa société habituelle, notre ami Marius Reboulet ragaillard et joyeux. Si les fidèles du café des 26,000 Colones avaient pu l'apercevoir ainsi entouré, quels yeux hagards n'auraient-ils pas ouverts... de quoi faire rougir la statue de Victor Gelu, qui, tous les Marseillais le savent, est de couleur plutôt verdâtre. Mais cela n'aurait guère inquiété Marius. Depuis la nuit tragique ses idées s'étaient bien modifiées et la vue d'une soutane, au lieu de l'exaspérer, lui procurait maintenant un doux réconfort. Juste retour des choses d'ici-bas !... D'ailleurs ses nouveaux amis ne lui tenaient pas rigueur de ses anciennes opinions ; ils redoublaient au contraire de prévenances à son égard, et lui furent par la suite très utiles pour ses opérations commerciales, en le faisant profiter de leur expérience du pays. " Bagasse, mon bon, disait-il souvent, j'en ai eu un de nez d'avoir trouvé, si loin de la Cannebière, des amis, et des vrais au moins ! C'est sincère et désintéressé, pécaïrè !

C'est pourquoi le clergé n'a pas aujourd'hui de plus ardent défenseur que Marius. Loin de vouloir, comme au temps jadis, s'enrichir des dépouilles de l'Église, il vient au contraire à son aide, en souscrivant pour une somme importante, au denier du culte. Il ne manque pas aussi tous les ans d'envoyer sa cotisation à l'Œuvre de la Propagation de la Foi : il l'a promis et, troué de l'air, un vrai Marseillais n'a qu'une parole. " Promesse, ça vaut une dette, té vé ! "

JOSÉ DE LA PALUD

La religion est nécessaire à l'homme

LA RELIGION, BESOIN DE L'HOMME

L'homme a besoin de la félicité : c'est un irrésistible instinct de sa nature. Il cherche toujours cette félicité et, instinctivement encore il la cherche dans les fins que poursuivent ses trois facultés : son *intelligence* aspire au *vrai*, sa *volonté* aspire au *bien*, son *cœur* aspire au *bonheur*. On peut dire que sa vie se passe à courir après ces trois buts.

Or, nous mettons en fait qu'en dehors de la religion, l'homme ne trouve ni assez de *vérité* pour son *intelligence*, ni assez de *bien* pour sa *volonté*, ni assez de *bonheur* pour son *cœur*.

a) BESOIN DE L'INTELLIGENCE : LA VÉRITÉ

L'homme est avide de vérité : il veut savoir.

Mais ce qu'il veut savoir avant tout, le problème qui l'obsède plus que tous les autres, c'est celui-ci : " Pourquoi est-il ici-bas, et quel est le sens du rôle qu'il y joue ? " Cette question, JOUFFROY l'appelle la " terrible question qui pèse sur nos têtes à tous comme un sombre nuage " (1). Mais elle ne pèse et n'est sombre, précisément, que pour ceux qui ne peuvent répondre avec certitude à ces problèmes : " Qui suis-je ? d'où viens-je ? où vais-je ? quel chemin suivre pour y aller ? "

Or, on ne peut y répondre qu'à l'aide de la religion.

Quelle science pourrait, en effet, résoudre ces graves questions, en dehors de la science religieuse ? Serait-ce les *sciences naturelles* ? Mais elles n'étudient que les phénomènes sans remonter aux causes, qui ne sont pas de leur ressort. — Serait-ce la *philosophie* ? Quand elle veut se passer de la religion, elle va d'affirmation en négation, rejetant aujourd'hui ce qu'elle prônait hier, et d'autant plus incapable de nous guider qu'elle se montre impuissante à se conduire elle-même.

On connaît le célèbre tableau qu'a tracé ALFRED DE MUSSET de ces contradictions entre philosophes :

(1) *Mélanges philosophiques*, p. 411.

L'un me montre ici-bas deux principes en guerre,
Qui vaincus tour à tour, sont tous deux immor-
[tels ;

L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile dieu qui ne veut pas d'autels.
Je vois rêver Platon et penser Aristote ;
J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin
Sous les rois absolus je trouve un dieu despote ;
On nous parle aujourd'hui d'un dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être.
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
Montaigne s'examine et ne peut se connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible.
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinoza, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver

[partout.

Pour le sophiste anglais, l'âme est une machine.
Enfin, sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide et conclut au néant⁽²⁾.

Ce que le savant ne peut savoir à l'aide de la science, l'ignorant lui-même peut le savoir à l'aide de la religion : c'est elle, en effet, et elle seule, qui donne la réponse à toutes ces questions qu'on ne peut supprimer, qu'on ne peut mépriser, qui se posent et s'imposent. Sur tout cela, l'enfant, avec son petit catéchisme, en sait plus que l'homme qui ne veut pas de catéchisme.

Les incrédules eux-mêmes l'avouent parfois, en laissant paraître malgré eux les cruelles préoccupations qui les hantent. Michelet, dans la première édition de son *Histoire de France*, avait fait un aveu de ce genre... qu'il eut soin, d'ailleurs, de faire disparaître des éditions suivantes. Il parlait de Jeanne d'Arc dans sa prison de Rouen, et il écrivait :

“ Que devint-elle le dimanche, ce grand dimanche de Pâques ? Que se passa-t-il dans ce pauvre cœur ? Alors que la fête universelle, éclatant à grand bruit par la ville, les cinq cents cloches de Rouen jetaient leurs joyeuses volées dans les airs, le monde chrétien ressuscitant avec le Sauveur, elle resta dans la mort.

“ Faisons les fiers tant que nous voudrons, philosophes et raisonneurs que nous sommes aujourd'hui. Mais qui de nous, parmi les

agitations du mouvement moderne, ou dans les captivités volontaires de l'étude, dans ses âpres et solitaires poursuites, qui de nous entend sans émotion le bruit de ces belles fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches et comme leur doux reproche maternel ? Qui ne voit sans les envier ces fidèles qui sortent à flots de l'église, qui reviennent de la Table divine rajeunis et renouvelés ? L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste. Le croyant de l'avenir, qui n'en tient pas moins de cœur au passé, pose alors la plume et ferme le livre. Il ne peut s'empêcher de dire : “ Ah ! que ne suis-je avec eux, un des leurs et le plus simple, le moindre de ces enfants ! ”⁽³⁾

En résumé, l'intelligence de l'homme a besoin de savoir la vérité, la vérité vraie et complète, sur le problème de son origine et de ses destinées, et elle ne peut savoir cette vérité, avec une certitude absolue et reposante, que par la religion, qui est donc, sous ce premier rapport, un *besoin pour l'homme*.

b) BESOIN DE LA VOLONTÉ : LE BIEN

De même que l'intelligence de l'homme tend au vrai, sa volonté tend au bien... Et quand nous voulons mal faire, nous regardons d'abord le mal avec des lunettes déformantes, qui nous le font paraître bien.

Cela même nous montre que la volonté, dans sa marche au bien, a besoin d'être aidée, aussi bien que l'intelligence dans sa marche au vrai. Il lui faut une règle, qui lui montre clairement ce qui est bien et ce qui est mal, et un secours qui l'aide à faire le bien et à éviter le mal.

a) Où trouver la règle du bien ? Qui nous dira avec certitude que ceci est bien et que cela est mal ? Qui nous le dira surtout avec autorité ? car un tel *dictamen* suppose quelqu'un de supérieur à l'homme.

On nous dit : “ C'est la conscience qui décide ce qui est bien ou mal. ” Non, la conscience promulgue, elle ne dicte pas ; elle est une voix, elle n'est pas un être vivant ; elle n'a d'autorité que si elle nous apporte la parole d'un supérieur, et non notre parole à nous-mêmes. Elle suppose Dieu, nous l'avons dit, et si Dieu parle en nous, notre thèse est établie.

⁽²⁾ *L'Espoir en Dieu*.

⁽³⁾ *Histoire de France*, 1ère édition. Cité dans nos *Apologistes laïques* où nous avons réuni de nombreux aveux du même genre.

On nous dit encore : " La règle du bien, c'est l'utilité, privée ou publique." L'utilité privée? Alors, s'il m'est utile de prendre le bien d'autrui, ce sera bien?... L'utilité publique? Mais s'il y a conflit, comme cela arrive souvent entre l'utilité publique et mon utilité personnelle, qui peut m'obliger à faire abnégation de moi au profit des autres?... J'y puis être obligé, mais par un supérieur... et c'est Dieu qui reparait !

On nous dit enfin, et ce fut la grande thèse d'ALFRED DE VIGNY : " La règle du bien, c'est le sentiment de l'honneur ; ne faites rien que d'honorable, et vous ferez le bien." Mais l'honneur permet à beaucoup de gens ce qu'il défend à d'autres?... Mais l'honneur permet, trop souvent, des actions qui en réalité, ne sont pas bonnes !... Mais l'honneur se contente ordinairement de régler nos rapports avec nous-mêmes et non pas nos actes intimes, et surtout pas nos actes intérieurs !

En deux mots, le Régulateur de nos actes doit être un Supérieur, et il doit voir à l'intérieur de nos âmes : qui sera-ce, sinon Dieu ?

b) Où trouver le secours qui nous aidera à faire le bien? Car il ne suffit pas de le voir, il le faut accomplir. Qui nous y aidera, alors que nos passions et notre faiblesse sont pour nous autant d'obstacles ?

Sera-ce les autres hommes? Mais ils sont aussi faibles que nous. Sera-ce la loi civile? Mais elle ne peut atteindre que les actes extérieurs, et elle est impuissante à l'égard de l'intérieur, où se sèment les actions extérieures.

Le secours ne pourra être donné que par Celui qui aura donné la règle, par Dieu. Or, cela nécessite des rapports entre Dieu et l'homme, et donc une religion.

c) BESOIN DU CŒUR : LE BONHEUR

Le cœur tend au bonheur. Ce troisième besoin de l'homme est le plus universellement connu. Si quelques-uns ne voient pas aussi bien le besoin du vrai qui est dans l'intelligence, et la recherche du bien qui est dans la volonté, tous constatent la soif du bonheur qui est dans le cœur humain.

a) Le bonheur d'ici-bas ne peut être vrai que s'il est considéré comme la préface du bonheur dans la vie future. La seule pensée

que la mort finira tout suffirait à flétrir les plus grandes joies de la terre. Or, c'est précisément la religion qui nous apprend que les joies d'ici-bas ne sont rien en comparaison du bonheur éternel, et qui nous montre le chemin à suivre pour y arriver.

b) Les malheurs d'ici-bas sont adoucis par la pensée qu'en une autre vie ils seront amplement compensés. La mort des êtres chers, par exemple est supportée avec plus de résignation, si l'on sait qu'on les reverra dans l'éternité. Autre exemple : ceux qui peinent sur la terre, qui luttent par un travail pénible contre une pauvreté toujours menaçante, trouvent dans la perspective d'une autre vie, qui "remettra tout en place", le courage de supporter leurs épreuves journalières : pour eux brillent les étoiles, selon un mot qui est resté célèbre.

c) Aussi, il est d'expérience que les hommes religieux jouissent, même dans l'adversité, d'une paix intérieure et font montre parfois d'une gaieté qui étonnent les incrédules.

Heureux, trois et quatre fois heureux ceux qui croient ! Ils ne peuvent sourire sans compter qu'ils souriront toujours, ils ne peuvent pleurer sans penser qu'ils touchent à la fin de leurs larmes. (CHATEAUBRIAND)⁽⁴⁾.

La vie de l'âme sincèrement religieuse est une fête continuelle. (GUYOT)⁽⁵⁾.

Oui, il n'y a de vraiment belle que l'heure où l'on prie, où l'on se met en présence de Dieu. Cent fois bénie soit donc la souffrance, qui m'a ramené vers lui... Il est le Père, il est mon Père. Je puis lui parler avec abandon et il m'écoute avec tendresse. (F. COPPÉE)⁽⁶⁾.

CONCLUSION

La religion est donc un besoin pour l'homme puisque c'est un besoin essentiel pour lui de chercher le vrai, le bien et le bonheur, et qu'il ne peut les trouver pleinement que dans ses rapports avec Dieu.

Abbé E. DUPLESSY

(4) *Génie du Christianisme*, III, v. 6.

(5) *Faut-il une religion ?*

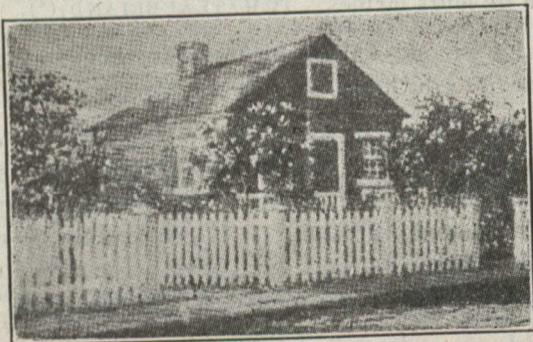
(6) *La Bonne Souffrance*, préface.

ALBANI¹

Par M. l'abbé Olivier MAURALT, p. s. s.

DE tous les contes de fées qui constituaient le répertoire de nos grand-mères, il en est que nous aimons particulièrement : ceux, par exemple, où quelque humble jeune fille douée à sa naissance, par la vertu d'une baguette, de toutes sortes de qualités, rencontrait par hasard un prince charmant, devenait reine, et, au milieu des splendeurs de la cour, faisait le bonheur de son peuple par sa beauté et sa bonté. Nous ne doutions pas alors que ces choses merveilleuses fussent possibles.

En vieillissant, nous nous sommes désabusés. Et cependant, je voudrais aujourd'hui vous parler d'une jeune canadienne dont la vie ne le cède en rien aux contes de fées, qui fut douée à sa naissance d'un don prodigieux, vécut dans la société des plus grands souverains de l'Europe souleva l'enthousiasme de tous les peuples sur son passage et fut admirée du monde entier : elle se nomme Albani.



Maison où est née Albani, à Chambly.

Marie-Louise-Emma-Cécile Lajeunesse naquit le 1er novembre 1852, à Chambly — c'est elle-même qui le dit, il faut l'en croire — : elle a donc aujourd'hui soixante-sept ans. Elle vit retirée, dans sa villa, aux alentours de Londres : le *Who's who* vous donnera son adresse exacte. Elle était l'aînée des enfants de Joseph Lajeunesse : elle eut deux frères dont l'un devint prêtre. Son père, de descendance bretonne, était un musicien : il jouait le violon, la harpe, le piano et tenait l'orgue à

Chambly. Sa mère, née Mélima Mignault, était aussi musicienne.

Emma avait vu le jour dans une petite maison sise sur la terre même de son grand père paternel. La plus jeune de ses nombreuses tantes, Rose-Délina, était sa compagne préférée. C'est avec elle sans doute qu'elle allait en chaloupe sur le Richelieu, ou bien, l'hiver venu, se promenait en raquettes — elle était forte en raquettes ! Les beautés naturelles de Chambly ne sont pas assez extraordinaires pour susciter un poète lyrique, mais elles peuvent sûrement entretenir et inspirer un talent élégiaque par ses spectacles gracieux : ses bords ne sont pas sans analogie avec ceux de la Seine. Quoiqu'il en soit, les rapides, le fort, le vaste bassin, les arbres, le clocher de St-Mathias, et les sommets bleus, isolés, à l'horizon, se gravèrent dans la mémoire de l'enfant qui y trouvait comme une musique des lignes dont elle fut toujours éprise.

Dès cette époque, — elle avait quatre ans, — ses parents s'aperçurent que leur fille avait une voix remarquable et beaucoup de goût. Sa mère fut son premier professeur, puis son père qui à cinq ans la faisait pratiquer quatre heures par jour. A ce régime, Emma, trois ans après, lisait tous les classiques et, à neuf ans, se voyait mettre "hors de concours" au couvent du Sacré-Cœur.

Sur les entrefaites la pauvre petite avait perdu sa mère. M. Lajeunesse vint alors demeurer rue St-Charles-Borromée, aujourd'hui rue Clarke. Il se rapprochait ainsi du couvent du Sacré-Cœur où il donnait des leçons. De ce jour, toute sa tendresse se concentra sur sa fille, pour qui il avait un culte : un culte qui, cependant, ne l'empêcha jamais d'être très sévère et très exigeant pour elle. Ce père admiratif badinait peut-être quelquefois, mais jamais en musique. Il avait d'autre part un tel pressentiment de la renommée à venir de sa fille, qu'il imposait à ce jeune être bouillant, tapageur et agité un travail presque excessif. Combien se trompait ce critique qui, à propos d'un concert donné par l'enfant prodige, à l'âge de huit ans, écrivait : "Elle

(1) Conférence donnée à Montréal le mardi 22 avril 1919, dans la salle Saint-Sulpice, sous les auspices du "Foyer", œuvre de protection des jeunes filles. Cette conférence a été publiée dans *La Musique*, de Québec, numéros de juin, juillet, août et septembre.

échangerait volontiers son cercle d'admirateurs contre les amusements de sa poupée." Albani a avoué qu'elle n'avait jamais eu de poupée.

A ce premier concert, elle avait chanté : "Robert, Robert, toi que j'aime !" Un ou deux ans plus tard, aidée de son père et d'un chansonnier anglais, elle reparut en public au "Mechanics Hall", angle St-Pierre et St-Jacques, si je ne me trompe. Cette fois on l'entendit dans le "Salut à la France" de la *Fille du Régiment*.

Les études musicales cependant ne devaient pas faire oublier les lettres. Emma Lajeunesse rentra chez les dames du Sacré-Cœur où, sous la direction distinguée de madame Trincano, elle grandit... en science et en vertu. Ce qu'il y avait de profond en elle se laissa saisir par la vie religieuse, si paisible et si belle. Elle se sentit attirée par le cloître. Mais, la directrice lui dit : "Mon enfant, vous avez une voix merveilleuse... Allez-vous-en dans le monde. Si dans deux ans vous persistez dans vos intentions, vous nous reviendrez."

"Vous avez une voix merveilleuse" avait prononcé Mme Trincano. Tout le monde le disait avec elle. Il fut dès lors question d'envoyer l'enfant étudier en Europe. Mais le projet n'aboutit pas : nous verrons tout à l'heure pourquoi M. Lajeunesse, découragé par son échec, alla s'établir à Albany.

Disons tout de suite que ce n'est pas de cette ville que Emma Lajeunesse tient son nom de théâtre. Sans doute Albany tout entier courut l'entendre chanter dès le premier jour qu'elle y chanta ; sans doute ce sont les citoyens d'Albany, évêque en tête, qui lui permirent par leur générosité de passer en France : mais elle doit son nom d'Albani à une circonstance beaucoup plus fortuite, que voici. Quand, en 1870, Mlle Emma Lajeunesse fut sur le point de faire son début à l'opéra de Messine, son professeur de diction italienne prétendit, à tort ou à raison, que son nom de Lajeunesse ne "prendrait" pas à la scène. Il lui suggéra alors le surnom d'*Albani*, porté jusque là par une antique famille italienne, dont le dernier rejeton, un vieux cardinal, allait bientôt mourir. La débutante, frappée de la coïncidence extraordinaire de ce nom et de celui de la ville à laquelle elle devait tant de reconnaissance, l'accepta tout de suite,— et le rendit glorieux.

Mais revenons sur nos pas. Arrivée aux États-Unis à quatorze ans, elle les quitta à seize, munie d'une lettre de Mme Trincano pour Mme de Laffitte, à Paris. Une fièvre typhoïde qui la saisit bientôt lui fournit l'occasion de trouver une seconde mère dans cette dame à qui on l'avait adressée. C'est cette dernière qui confia la jeune chanteuse à l'illustre ténor Duprez. Elle la mit aussi en relation avec une foule d'artistes et de personnages distingués.

Au bout de six mois, Duprez envoya son élève au grand professeur Lamperti, à Milan. Avec lui Albani travailla ferme. Ce travail très formateur, ne lui rapportant naturellement aucun argent, sa bourse de voyage s'amincissait. Elle songea alors à prendre un engagement temporaire. Lamperti se prononça pour Messine, ville particulièrement "connaisseur." Et ce fut le 1er novembre 1870, à dix-huit ans, qu'elle fit son début sur la scène dans le rôle d'"Amina" de la *Somnambule*. A partir de ce moment l'histoire d'Albani est une suite de triomphes presque invraisemblables.

Après Messine, c'est Aci Reale, puis Florence où, non contents de la nommer, comme les Siciliens, "la fille de Bellini, on l'appelait "la Somnambule elle-même"; puis c'est Malte "où j'ai l'impression, dit-elle, d'avoir connu dans ce temps-là la moitié de l'armée anglaise et toute la marine"; — quand elle quitta l'île, les "men-of-war" firent la haie chaque côté de son navire. Un court repos à Londres, avant son début à l'Opéra italien de Covent Garden ; ensuite Paris, le baptême de Paris, dont je reparlerai.

Ou plutôt, parlons-en tout de suite.

Avant d'être "albanisés" comme en 1876, avant de la couvrir de fleurs comme en 1878, les Parisiens firent d'abord la moue. Albani leur arrivait d'Angleterre, précédée d'une réclame excessive : les Parisiens s'attendaient à une voix "barnummesque". De fait ce n'était pas cela. De plus, la cantatrice n'ayant que 20 ans, sa voix n'avait pas atteint toute sa fermeté. En tout cas, rien n'est curieux comme le désarroi des critiques. Ces athéniens, évidemment préoccupés de ne rien "gober", se contredisent à qui mieux mieux. *L'Illustration* dit : "Elle a ce rare bonheur : elle est dramatique"; non loin, *la Revue des Deux-Mondes* trouve sa voix "incapable d'ef-

forts dramatiques"; *le Monde Illustré* lui voudrait "plus de souplesse", tandis que le précédent journal loue en elle d'abord la "dextérité". Ici, on trouve ses notes de médium mal assorties aux notes aigues, et ce sont précisément ces notes de médium que, à New-York, l'année suivante, on déclare "très pleines et très rondes". Mais à côté de ces restrictions, il y a de magnifiques éloges et ces blasés sont obligés d'avouer qu'ils ont été pris comme tout le monde. Ils écrivent quelque part : "Elle n'a pas la beauté sculpturale de la Grisi, ni la grâce piquante de la Patti..." C'est peut-être là le secret de leur mécontentement passager !

La même hésitation se retrouve dans leur géographie. Les journaux de Paris faisaient courir le bruit, paraît-il, que la nouvelle soprano "était native de l'état d'Albany, dans la cité de Canada" : on s'y rendrait les yeux fermés ! Mais laissons là les Parisiens...

Après Paris, la Russie reçoit la cantatrice. C'est en 1873. Au théâtre, l'auditoire est délirant d'enthousiasme, au point qu'on se demande si ces choses se passent sur la terre. Au palais d'hiver, Albani chante pour le mariage d'un grand-duc. C'est l'occasion d'un déploiement féerique de bijoux, de costumes anciens en or et en argent et d'un cérémonial tout oriental. Au retour de St-Petersbourg, Londres, la revoit. En 1874, New-York l'accueille, puis Venise, dont elle est amoureuse, puis Nice en 1876.

Ici se place un événement important dans la vie de Mlle Emma Lajeunesse : elle se maria. Son mari, M. Ernest Gye, était le fils du directeur de l'Opéra italien de Covent Garden. Albani le connaissait sans doute depuis les premiers temps de son séjour à Londres, car tout de suite le Directeur, à qui la jeune fille avait été adressée par un ami de Malte, l'avait introduite dans sa famille comme une amie.

Albani a un fils.

En 1879, les grands voyages reprennent. En 1880, Bruxelles l'entend, ensuite Berlin ; en 1883, elle revient en Amérique, et, cette fois, se rend jusqu'à Montréal.

Elle nous arrivait précédée d'une réputation magnifique, que lui avaient valu treize années de triomphes, ayant conservé, au dire de tous, une très haute dignité de vie et nous apportant

en quelque sorte le pardon des torts que nous avions pu avoir à son égard. Nous la reçûmes comme une reine. Elle fut conduite à l'Hôtel-de-Ville et placée sous un dais. Là, on lui lut une adresse enluminée et Louis Fréchettes lui dédia une pièce de vers pompeux, qu'il racheta d'ailleurs plus tard par un beau sonnet, valant à lui seul son long poème. Albani dut serrer la main à toute la ville. Nous fîmes bien les choses : elle les fit mieux encore. Jamais on ne vit salle plus pleine que le soir de son concert. Cette fête eut lieu au "Queen's Hall", où se trouve maintenant la maison Goodwin. Les journaux du temps n'en reviennent pas.

Sans doute, on ne lui jeta point autant de bijoux qu'en Russie, autant de fleurs qu'en Italie. Mais ce fut comme une révélation de la beauté parfaite. Toute la salle se leva, criant et agitant des mouchoirs. Puis lorsque, après la scène de la folie de *Lucie de Lammermoor*, Albani, ne sachant plus que chanter pour faire plaisir à ce peuple, eut l'inspiration d'entonner "*Souvenirs du jeune âge*", l'émotion étreignit tout le monde ; et l'on pleura quand arrivèrent les dernières paroles : "Rendez-moi ma patrie ou laissez-moi mourir."

Ce succès inouï ne lui fit pas oublier son cher couvent. Elle y retourna avant de s'embarquer.

Nous la retrouvons à Anvers en 1884 ; c'est là qu'elle chante devant l'*Antwerpische Toonkunstenaars Vereening* — une société musicale, paraît-il. Elle visite la Hollande en 1886 ; Berlin, en 1887 ; les pays scandinaves, en 1888 ; revient au Canada, l'année suivante, l'hôte de sir John MacDonald ; traverse l'Amérique, chante à Mexico, dont elle garde des souvenirs désagréables et humoristiques. Elle y fit une colère digne de ses jeunes années, et que les Mexicains prirent pour un commencement de révolution. Elle reparait à Berlin en 1891, à Vienne, à Munich, et à Dresde en 1893. Elle traverse de nouveau l'océan en 1896 et se rend jusqu'à Victoria. Elle revient nous voir pour la dernière fois, en 1903, entre une tournée en Afrique et en Australie et un voyage aux Indes, portant partout avec elle le respect, l'enthousiasme et l'émotion.

Et je n'ai mentionné jusqu'ici, à peu près, que ses grandes tournées d'opéra. Il y a tout un aspect du talent d'Albani, dont je n'ai

rien dit et qui lui fait le plus grand honneur. Elle s'est conquis la première place dans l'oratorio ou le poème symphonique. *La Fiancée du fantôme* de Dvorak, *Rédemption et Mors et vita* de Gounod, ont été composés en partie pour elle. Hændel, Mendelssohn, Liszt, Brahms ont trouvé en elle une interprète émouvante. Les grands concerts de Birmingham ou de Worcester, du Crystal Palace ou de l'Albert Hall sont innombrables où elle retint sans souffle des foules énormes. Ce genre de musique semble lui avoir plu très particulièrement ; il s'accordait mieux sans doute avec la qualité de son âme et avec ses instincts de grande dame.

Qui dit *oratorio* dit *musique religieuse*. Pour vous montrer les affinités du génie d'Albani avec ce genre de musique, je voudrais vous traduire un fragment de lettre adressée à Lady Grosvenor, à l'occasion de la mort de son père le Duc de Westminster. Albani avait souvent chanté pour lui et quelques amis "who loved music and would not speak"—cette qualité est donc rare partout ! A ces funérailles, elle voulut lui faire hommage d'un cantique. C'était à l'abbaye de Westminster. "Tout à coup, dit la lettre, la voix de Mme Albani s'éleva... Toute l'assistance fut frappée d'étonnement par une beauté si parfaite. Nous étions une centaine, je suppose, mais il n'y avait pas le plus léger bruit ni le moindre mouvement. Vous avez souvent entendu parler d'un peuple "extasié"... eh bien ! celui-là paraissait vraiment en extase au point de ne pas respirer. La calme profondeur du sentiment dans cette voix fit monter des larmes à bien des yeux, et la chute mourante de sa dernière note aiguë fit trassaillir la grande église..."

Il faut le proclamer : si un Français a dit un jour : "Il n'y a qu'une soprano que je ne déteste pas, c'est Mlle Emma Lajeunesse," les Anglais sont allés plus loin. Ils l'ont aimée, et fidèlement. Un ami me racontait qu'en 1912 au Festival de Birmingham auquel il assistait, alors que Mme Albani chantait pour la dernière fois en public, on lui fit une véritable "apothéose".

A toute cette gloire, Mme Albani survit, retirée dans sa maison de Tregunter Road, au milieu de ses souvenirs, de ses albums d'autographes, des cadeaux que lui firent les

rois. Nous voulons abolir les titres, nous sommes bolchevistes : cependant je voudrais dire un mot des relations d'Emma Lajeunesse avec les souverains.

Humble fille des campagnes canadiennes, elle devint, de par la grâce de son génie, la "reine du chant", et les rois et les grands de la terre n'ont pas hésité à en faire leur amie. Pour commencer par une république, le maréchal de MacMahon la reçut à l'Elysée : le roi Kalakua des Iles Sandwich lui présenta le bouquet qu'il venait lui-même de recevoir de la ville de New-York. L'empereur Guillaume la rencontra souvent, fut toujours plein de délicatesse pour elle. Sur ce point, Alexandre II, empereur de Russie, ne le lui céda en rien ; pas plus d'ailleurs que François-Joseph et Victor-Emmanuel. Quant aux reines, celle de Danemark, la reine des Belges, la reine d'Italie "au magnifique collier de perles, à neuf rangs, qui lui allait jusqu'à la ceinture," l'impératrice douairière d'Allemagne enfin, toutes la reçurent avec empressement et voulurent jouir de sa voix et de sa sympathique présence.

Mais entre toutes les souveraines qui honorèrent Mme Albani, il en est une, la plus grande et la plus puissante alors, qui voulut en faire presque sa confidente : je veux parler de la reine Victoria. C'est en 1874 que la cantatrice fut présentée à la souveraine, et à partir de ce moment, ce fut entre elles une amitié durable : d'une part, généreuse et délicate, de l'autre, reconnaissante et respectueuse. J'imagine que Patti, Neillson, dont on parle encore, et Mme Melba, qui chante toujours, ont été, elles aussi, présentées à des têtes couronnées ; mais je ne sache pas qu'aucune d'elles soit entrée dans l'intimité d'une impératrice.

Albani fut maintes et maintes fois appelée auprès de la reine. Celle-ci aimait vraiment la musique, et toute la musique, bien qu'elle eut un faible pour Gounod. La cantatrice apparaissait à Windsor et à Buckingham, non seulement pour des petits concerts privés, mais encore, à plus forte raison, dans les "state concerts,"—ces concerts où l'on n'applaudit point, chose assez gênante pour les artistes qui ont besoin d'être en communion avec leurs auditeurs.—Dans une de ces occasions, lors du voyage de l'empereur d'Alle-

magne, en 1891, Albani chanta devant une trentaine de personnages royaux et leur suite : "audience extrêmement choisie," dit-elle. Cette amitié de la reine était si bien connue, que le même empereur, deux ans plus tard, souhaitant bon voyage à Albani, la chargeait de "give my love to Grand-mamma if you see her before I do." Il faut dire que, lors de cette tournée, Victoria avait chaleureusement recommandé son amie à son petit-fils par un télégramme spécial.

Ces télégrammes de la reine, Albani en a reçu vraiment plus que sa part. C'était parfois, l'été, lorsque Victoria la faisait venir en Écosse, à Balmoral ; c'était encore pour l'avertir qu'elle irait lui rendre visite dans la maison de campagne que Lord Fyfe avait mise à sa disposition, visite dont Albani fut toujours très fière et qui se termina par un joli mot de son fils de 7 ans : "Oh ! mamma, what a little woman for such a big queen !" Bref, bien qu'une telle amitié soit naturelle, — car, après tout, une reine n'est qu'une reine, — on est heureux qu'elle ait été si constante. Du jour où Victoria, paraissant pour la première fois à Albert Hall, s'était enquis des amis de Mme Albani pour les inviter dans sa loge, et avait fait remettre à l'artiste une croix de perles (parce qu'elle était catholique romaine), jusqu'aux derniers entretiens familiers de Balmoral, où la reine s'informait avec le plus profond intérêt de tout ce qui touchait à son amie, c'est un spectacle capable de réconcilier un anarchiste avec la royauté. Quand Victoria mourut, une scène se passa, digne de tenter le pinceau d'un grand peintre, et que voici. La dépouille mortuaire reposait dans la chapelle St-Georges, à Windsor, avant de partir pour la sépulture familiale. Edouard VII fit venir Albani et lui demanda de chanter une dernière fois pour sa mère. Elle eut le courage de le faire et chanta : "I know that my Redeemer liveth". Le roi la remercia en pleurant. C'est à cette occasion que Louis Fréchette écrivit le beau sonnet dont j'ai déjà parlé :

Froide, et couronne au front, la morte bien-aimée
Reposait sur un lit de rose et de jasmin ;
Sombre, et debout devant la forme inanimée,
Pleurait le fils d'hier, monarque de demain.

Non loin se prosternait une autre renommée,
Artiste dont la gloire a doré le chemin,
Diva cent et cent fois des foules acclamée...
Le roi s'approcha d'elle, et la prit par la main :

"Chantez !" dit-il. Alors une voix chaude et
[tendre
Vibra dans le silence auguste, et fit entendre
Comme un long chant de deuil doucement
[sangloté...

Émotion suprême ! ineffable harmonie !
C'étaient la Royauté, la Mort et le Génie
Qui mêlaient devant Dieu leur triple Majesté !



ALBANI

LA FEMME

Et maintenant d'où vient à Albani son charme ? De son art, sans doute, — nous en parlerons tout à l'heure. Mais eût-elle été dépourvue de ce don, il lui restait encore sa dignité, son intelligence et sa bonté.

J'ai sous les yeux deux portraits de madame Albani. Le premier, alors qu'elle était débutante à Florence, est celui d'une jeune fille ; elle a des roses sur la tête, un collier de camées autour du cou. Sa beauté n'est pas foudroy-

ante. Ce n'est pas là non plus une coquette. Il n'y a pas de frivolité dans ce regard. Le second représente la cantatrice à l'âge de quarante ans, je suppose, dans toute la force de son génie. Il respire vraiment les trois qualités de la femme, que j'ai relevées il y a un instant. Albani est debout, grande, droite, assez forte, pleine de santé. Elle porte une magnifique toilette dont l'étoffe me paraît blanche, semée de couronnes, et bordée de dentelle. Un boa se déroule sur un fauteuil derrière elle. Sur sa tête, des plumes blanches retenant un voile qui retombe sur le côté. Au cou, la croix de perles, don de Victoria ; sur la bordure de son corsage, les rubans et les décorations de sa carrière d'artiste. Regardons maintenant son visage. La bouche est ferme, peut-être un peu grosse, "à la créole" ; le nez bourbonnien ; les yeux pleins d'intelligence et de bonté ; les sourcils hauts ; le front grand ; les cheveux relevés : le tout forme une silhouette vraiment royale. On sent que cette femme est *quelqu'un* et, à sa vue, on perd le goût de badiner. D'ailleurs, il faut le proclamer, à la gloire de cette cantatrice, de cette actrice pour dire le mot, qui a vécu quarante ans sur toutes les scènes du monde, jamais une rumeur n'a circulé qui pût ternir son honneur. Albani y tenait comme à sa vie. Avant son mariage, son père et une vieille dame l'accompagnaient partout ; après son mariage, ce fut son mari et son fils. Cette haute dignité, dont tous étaient frappés, — nous en avons maints témoignages, — lui valut bien de nobles amitiés et une admiration universelle.

A cette éminente qualité de l'âme, nous devons joindre une large et fine intelligence. Si l'on juge sa conversation par ses écrits, sa société est un charme. Ayant beaucoup voyagé et beaucoup observé, elle raconte avec esprit et juge avec justesse. La manière dont elle réfute un préjugé et celle dont elle analyse certains de ses états d'âme, prouvent qu'elle a l'habitude de la réflexion. Mais nulle part son intelligence ne se révèle mieux que dans les choses de son art : nous le verrons dans un instant.

Auparavant laissez-moi parler de sa bonté. Elle se manifeste de deux manières surtout : par sa charité pour ceux qui souffrent et par sa bienveillance. Cette bienveillance s'exerce

envers tout le monde. On se demande si jamais Albani eut à se plaindre de quelqu'un, si jamais elle a rencontré un méchant homme. C'est merveilleux : elle, une artiste, elle a le courage de trouver un talent à tous ses rivaux. Elle caractérise l'art de Pauline Lucca, de la Patti, de Mme Miolan-Carvalho ; elle les admire sans arrière-pensée. Le secret de cette sérénité, le voici : elle jouit du don que Dieu lui a fait et elle ne se compare pas aux autres, contente de ce qu'elle possède, sans désirer davantage. Elle avait de quoi être satisfaite, il est vrai... Sa bienveillance s'étend aussi aux célèbres ténors, aux illustres barytons qui la secondent comme Tamagno et Faure ; aux chefs d'orchestre sous qui elle chante ; aux compositeurs qui lui font exécuter leurs œuvres. Quant à l'autre forme de bonté qui s'appelle l'aumône, elle l'a pratiquée, tout le long de sa carrière, par d'innombrables concerts de charité. Ici, même, à Montréal, elle en donna un, au moins, au profit de l'hôpital Notre-Dame, et, de passage à Saint-Boniface, elle chanta pour les malades qui se crurent déjà au ciel, pour un moment.

Après l'exposé de telles qualités, vous lui pardonnerez bien, n'est-ce pas, d'aimer à la folie un petit épagueul ? Je ne sais pas si l'épagueul vit encore : c'est en 1874 qu'on en parla pour la première fois au Canada. D'ailleurs, vous le savez, les plus grands hommes, les plus belles natures ont aimé les animaux ; cette faiblesse sera donc permise à Albani qui fut *une très grande artiste*.

(à suivre)

OLIVIER MAURALT, P.S.S.

PENSÉES

A en croire les ingénieuses fables de l'Orient, une larme devient une perle en tombant dans la mer. Oh ! si toutes allaient là, la mer ne roulerait que des perles. — Eugénie DE GUÉRIN.

* * *

Le bonheur, c'est la pluie fine et douce qui pénètre l'âme, mais qu'en jaillit après en sources de larmes. — Maurice DE GUÉRIN.



La grande guerre et ses grandes figures

PAR LE R. P. ALEXIS, capucin

LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU (1)

LE général de Castelnau appartient à une vieille famille de la meilleure noblesse du midi. Ses ancêtres ont brillé depuis des siècles dans les armées, la magistrature et l'église.

Il naquit le 24 décembre 1851, dans la petite ville de St-Affrique, dans l'Aveyron.

Son père, Michel de Castelnau, avocat très distingué, et, pendant de longues années, maire de St-Affrique, veilla personnellement sur la première éducation de ses nombreux enfants. Homme austère, chrétien rigide et assez médiocrement pourvu des biens de la fortune, il leur inculqua, avec la pensée du devoir, la noble ambition de se faire par le travail une carrière honorable.

Ajoutons qu'il trouva dans ses deux beaux-frères, les abbés Barthe, des collaborateurs zélés et instruits.

Les trois fils de Castelnau profitèrent des leçons de leurs parents. L'aîné, Clément, fut reçu à Polytechnique, devint ingénieur des mines et parvint au sommet de la hiérarchie de cette branche de l'administration. Le second, Léonce, fut avocat, comme son père, et obtint les honneurs de la députation. Le troisième, Edouard, est précisément le héros dont nous racontons l'histoire.

Entré au collège de St-Gabriel que dirigeaient les Pères Jésuites, le jeune Edouard fut un élève intelligent et appliqué ; mais ce qui le distingua surtout, à cette époque, fut son développement physique. Petit de taille mais d'une force et d'une souplesse remarquables il excellait dans les jeux, les courses en montagnes et les exercices gymnastiques.

Son cours classique achevé, on l'envoya à Paris, rue des Postes, pour la préparation à Saint-Cyr. Il fut reçu en 1869, à l'âge de dix-huit ans, mais son stage à l'école militaire fut abrégé d'un an par la guerre.

Dès le milieu du mois de septembre, notre armée active presque toute entière avait dis-

paru dans le double désastre de Sedan et de Metz.

Il fallut faire, comme on dit, flèche de tout bois, et reconstituer non seulement les corps de troupe mais encore les cadres dont ils avaient besoin. Edouard de Castelnau fut donc promu sous-lieutenant, avec ses camarades et laissé dans la fournaise, il était âgé de dix-neuf ans. Six semaines plus tard on le nomma capitaine.

Incorporé dans l'armée de la Loire, il combattit sous des chefs illustres, d'Aurelles de Paladine et Chansey, lesquels, s'ils ne purent rétablir la fortune de la France, sauvèrent du moins l'honneur de nos armes.

Dans ce terrible hiver de 1870-71, nos malheureux troupiers, luttant avec acharnement contre des armées disciplinées et victorieuses, n'avaient aucune chance de succès. Elles finirent par succomber à la bataille du Mans qui consumma notre ruine. Mais ce qui ajouta à leur infortune ce fut l'inclémence d'un hiver très rude et la désorganisation de nos services qui nous causèrent plus de pertes que le feu.

Le souvenir de cet affreux hiver resta toujours vivant au cœur du jeune officier et lui inspira cet amour de soldat, ce souci de son bien-être qui l'ont rendu populaire parmi les poilus. Le général de Castelnau se considère vraiment comme le père de ses soldats et ayant charge d'âmes.

La guerre contre les Prussiens terminée, commença la guerre civile. Le capitaine de Castelnau fit partie de l'armée qui arracha Paris à la Commune ; il connut les horreurs de la bataille des rues et des exécutions sans jugements.

A la paix définitive, une Commission, dite de révision des grades, opéra de grandes rétrogradations dans les cadres de l'armée. Castelnau ne pouvait naturellement compter rester capitaine ; mais, en considération de sa brillante conduite, on le nomma lieutenant.

En 1876, la double épaulette de capitaine lui fut rendue. En 1878, il concourut avec succès pour l'École supérieure de Guerre, d'où il sortit, deux ans après, muni du brevet d'état-major.

Il partit alors pour Toulouse où devait s'écou-

(1) Voir *Correspondant* 10 juin 1915.

ler une bonne partie de sa carrière et où il laissa de chers souvenirs. Durant cette période nous le retrouvons successivement à l'état-major de la 34^e division, 1885, puis à l'état-major du 17^e corps d'armée, 1888, en 1889 il est promu chef de bataillon ; en 1891 il reçoit la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Cependant les grandes qualités qu'il déploya dans ces fonctions difficiles attirèrent sur lui l'attention du Ministre de la Guerre qui décida de l'utiliser à Paris, dans les services de l'État-major général. Placé en 1896, avec le grade de lieutenant-colonel, au premier bureau, (organisation et mobilisation de l'armée) il étudia passionnément ces questions si complexes et d'un intérêt si capital. Au départ de son chef le colonel Delanne, il fut mis à la tête de susdit bureau où son activité enfanta des merveilles. La France n'oubliera pas que c'est à son génie qu'elle doit ce chef-d'œuvre d'organisation que fut notre mobilisation, dont l'exécution impeccable, dans les deux premières semaines de la guerre, nous sauva d'une catastrophe que l'invasion de la Belgique rendait presque inévitable.

Au milieu de ces grands travaux qui valait à Castelnau l'admiration de ses collègues et de ses chefs, il restait ce qu'il fut toute sa vie, fervent chrétien, humble, s'oubliant lui-même jusqu'à l'excès. A l'imitation de son père, il surveillait personnellement l'éducation de ses garçons. L'on sait, par le général de Boisdreffre, son chef d'alors et son ami, qu'il se levait à cinq heures, chaque matin, pour diriger les études de ses fils, études à l'École de la rue des Postes.

Ce grand mathématicien ne calculait point comme tant de père de famille contemporains qui fondent leurs espoirs de fortune sur des expédients que la religion réproouve. Il eut douze enfants. Folie pour la sagesse humaine, sagesse aux yeux de Dieu. Combien lui en reste-t-il aujourd'hui ? Trois de ses fils sont morts sur les champs de bataille. Un quatrième, blessé, fut trainé en captivité et parqué dans un camp de repréailles en châtiment de ses tentatives d'évasion.

Nommé en 1897 officier de la Légion d'honneur, Castelnau fut promu colonel en 1900, à l'expiration de son terme d'État-major général, et envoyé à Nancy commander le 37^e régiment d'infanterie.

A Nancy comme à Paris, le nouveau colonel n'eut pas de peine à conquérir l'estime de ses chefs qui reconnurent en lui un manœuvrier de premier ordre, et l'inscrivirent, maintes fois, au tableau d'avancement.

Malheureusement, on vivait alors au régime des fiches. Castelnau était mal noté dans les Loges. Quel mérite pouvait bien avoir ce clérical, ce capucin botté ?

Bref, il dut attendre les étoiles de général de brigade jusqu'à la chute du général André, en 1906. Il avait cinquante-cinq ans. Les félicitations de ses supérieurs, de ses égaux et de ses subalternes le consolèrent amplement alors du déni de justice dont il avait été victime. Le gouvernement d'ailleurs, s'efforça de lui faire oublier le passé et de reconnaître ses talents. Promu divisionnaire en 1909, il commanda à Chaumont. Bientôt après, le général Joffre l'appela près de lui, et lui donna l'emploi de chef de l'État-major de l'armée.

C'est dans cette charge éminente qui faisait de lui l'*alter ego* du généralissime que la guerre le surprit. Il fut aussitôt placé à la tête de l'armée de Lorraine, sur notre frontière de l'est, face à l'ennemi.

Il n'allait pas tarder à prouver qu'il était digne de la confiance que la patrie mettait en lui.

Mais ici, avant de poursuivre notre récit, donnons à nos lecteurs quelques explications préliminaires indispensables à sa pleine intelligence.

Les écrivains militaires et les penseurs qui avaient étudié à fond la guerre de 1870 attribuaient nos désastres à plusieurs causes, parmi lesquelles une des principales était l'attitude de timide défensive que nous avons adoptée. On répétait, à satiété dans les écoles militaires les aphorismes suivants : Qui n'avance pas recule ; qui avance est vainqueur ; attaquer c'est imposer sa volonté à l'adversaire ; le Français impétueux ne vaut rien à la défensive, c'est dans l'offensive qu'il déploie ses qualités natives.

Mon Dieu ! tout cela est l'évidence même ; et, sans être homme du métier, nous comprenons bien que pour battre l'ennemi, il faut d'abord l'attaquer.

Mais encore est-il nécessaire que l'offensive ait des chances de succès. On ne gagne rien à se heurter la tête aux murs. Une défensive

destinée à demeurer défensive est fâcheuse assurément ; mais rien n'empêche que, à un moment donné, elle ne se transforme en offensive. Vercingétorix s'est brisé devant les retranchements de César. Les Français, à leur tour, en Portugal et à Waterloo, s'épuisèrent vainement devant les épaulements de Wellington. Sans doute nos soldats sont impétueux à l'attaque, mais ils supportent mal un échec ; et, d'autre part, ils ont prouvé à Verdun que leurs qualités défensives avaient été mécon-

La grande erreur de notre enseignement militaire fut de ne s'être pas rendu compte exactement des conditions nouvelles que l'armement perfectionné créait à l'offensive. Nous avions un canon parfait, le 75, et des artilleurs supérieurs aux ennemis, mais, nous ignorions que l'adversaire se rendrait invisible dans ses tranchées profondes, inaccessible derrière ses haies de fils de fer barbelés, et que ses canons lourds, mis en batterie, hors de la portée de notre artillerie, créeraient une zone de feu infranchissable. Nous nous rendions surtout peu compte du rôle suprême réservé à une arme jusque là mal éprouvée, la mitrailleuse.

Ces considérations expliquent pourquoi, aux premiers jours de la guerre, toutes nos armées reçurent l'ordre de franchir la frontière et d'aller de l'avant, et pourquoi toutes, en quelques jours, virent leur élan se briser devant l'ennemi. Heureusement que notre haut commandement, victime d'une doctrine universellement acceptée, ouvrit les yeux à l'évidence, comprit sa faute, la répara par une retraite admirablement conduite, prit sa revanche sur la Marne et trouva dans la longue guerre des tranchées le temps nécessaire à la réfection de notre armement. Le rétablissement de notre armée vouée, semblait-il, à une perte fatale, tient du miracle.

Revenons maintenant à notre histoire et admirons le génie que déploya notre héros dans les premiers engagements de la Grande Guerre. Mais avant de commencer, je veux reproduire, ici, un admirable portrait du général de Castelnau, tracé par M. Fernand Engrand, député du Calvados, dans un article publié sur le sujet, (*Correspondant*, 25 avril 1918).

« Chez lui, l'homme se retrouve dans le soldat, le cœur et le génie militaire s'accordent ; on peut soutenir, sans paradoxe, que cet aris-

tocrate est le général idéal d'une armée démocratique. Modèle des vertus privées, le père se retrouve un peu dans le chef et son armée est sa famille ; à voir couler le beau sang de la France, il ressentira la pitié de Jeanne d'Arc. Audacieux dans la théorie, il reçoit vite la leçon du fait, il sait à temps reconnaître son erreur et n'y pas persévérer. Avec le coup d'œil des maîtres, s'il cherche le succès, il prévoit le revers et se dispose en conséquence ; il fera des observations sur un programme, mais dans la mesure conciliable avec le respect de la hiérarchie, car c'est un respectueux ; au surplus, la formation catholique lui a donné le goût de l'humilité comme de la résignation ; il laissera peut-être un peu trop voiler son mérite et supportera l'injustice si elle ne touche que lui ».

Ce fut le 13 août 1914 que le général Joffre donna aux deux armées associées de Dubail et de Castelnau l'ordre de prendre l'offensive. Elles s'ébranlèrent le lendemain. Nous avançames d'abord sans difficulté ; l'ennemi pliait devant nous sans se laisser atteindre. Il nous entraînait ainsi par l'unique chemin possible, une trouée de douze kilomètres entre Dieuse et Château-Salins protégée par des coteaux fortifiés et le contrefort de Morhange.

C'était un piège qu'il nous tendait. Partout, à bonne portée, des batteries de canons lourds, camouflées et invisibles à l'œil nu, prêtes à tirer sur un terrain mesuré verge par verge se préparaient à nous recevoir.

Cependant, nos divisions, pleines d'une ardeur qu'on avait de la peine à retenir poussaient devant elles les arrière-gardes allemandes et se croyaient déjà assurées du succès.

Hélas ! Le 18 août, l'ennemi montre son jeu et commence à résister ; le 19, nous avançons encore, mais avec des pertes sensibles ; le 20, c'est un désastre. De Morhange et des collines environnantes tombe une pluie d'obus qui laboura la plaine sans que nos soldats, cloués au sol, aperçoivent un seul ennemi. Le 15^e corps, mal en main, recule d'un bond de quinze kilomètres ; le 16^e corps décimé, se replie à son tour ; le 20^e corps, la fleur de l'armée française, perd en moins d'une heure, ses meilleurs éléments. C'est l'écrasement certain, la défaite à brève échéance. Pendant ces minutes tragiques, que fait le général ? Imperturbable, il songe, en sauvant d'abord ses soldats, à repren-

dre la partie. On raconte qu'en ce moment des soldats lui apportèrent sur une civière, le corps de son fils, lieutenant du 1er bataillon de chasseurs, qui venait de tomber sous les murs de Morhange. Le général souleva le mouchoir qui couvrait son visage, le baisa pieusement au front. Puis, se tournant vers les officiers avec lesquels il était en conférence d'une voix grave : " Continuons, messieurs " ! dit-il.

Sa noble compagne était digne de lui. On raconte encore que le curé de sa paroisse fut prié par télégramme, de lui apprendre l'affreuse nouvelle. Le matin, à la sainte messe, lorsqu'elle se rendit à la sainte table pour communier, Mme de Castelnau vit que la main du prêtre tremblait. Elle comprit aussitôt son malheur. " Lequel ? demanda-t-elle ! " On lui dit le nom. Puis, s'unissant au divin Crucifié, qu'elle portait dans sa poitrine, elle regagna son banc.

En contemplant l'écrasement du vingtième corps, le général comprit que là où ce corps n'avait pu passer, personne ne passerait. Alors un éclair de génie illumine son intelligence, et vit la vanité de la doctrine de l'offensive à outrance ; et de son propre chef, prenant sur lui de contrevenir aux ordres du généralissime, il rompit le combat et prescrivit la retraite.

Mais, au moment même où s'opérait le repli de l'armée française que l'ennemi, très cruellement éprouvé lui-même, n'inquiéta pas, Castelnau élaborait un nouveau plan.

Ses troupes promptement remises de leur fatigue, se retranchèrent devant Nancy, sur les côtes fortifiées du Grand Couronné ; ses batteries, bien abritées s'échelonnèrent sur les collines qui dominent des deux côtés la trouée de Charmes ; puis, tranquillement, il attendit.

Cette tactique était la réplique de la tactique allemande ; car, de même que la trouée de Morhange gardait l'entrée de l'Alsace-Lorraine, la trouée de Charmes ouvrait ou fermait la porte de la France. C'était un piège tendu à l'ennemi par cet ingénieur de génie, le général de Rivière, qui fut chargé, après la guerre de 1870, de reconstituer notre frontière. Située au nord des derniers mamelons des Vosges, au sud des côtes de Nancy, commandée des deux côtés par notre artillerie, elle conviait les Allemands à se ruer sur nos provinces du Centre. Aussi bien ces derniers, s'y laissèrent-ils prendre lorsque, dans une proclamation devenue fa-

meuse, ils annoncèrent qu'ils allaient frapper la France au cœur.

Leur plan général d'invasion est aujourd'hui bien connu : c'est le plan dit de la tenaille. Par la Belgique et par le nord, l'une des mandibules de la tenaille devait descendre dans la direction de Paris ; par la trouée de Charmes, l'autre remontait dans la même direction, jusqu'à ce que les deux, se rejoignant, écrasassent d'un seul coup, toutes les armées françaises. Malheureusement pour eux, l'une des tenailles cassa devant Charmes, et l'autre, sur la Marne, se faussa.

L'ivresse de l'offensive, avait failli perdre l'armée de Castelnau, l'ivresse du succès perdit l'armée prussienne. Rassurés par leur victoire de Morhange, ils commencèrent leur mouvement d'invasion avec une tranquille assurance. Les Français cachés derrière leurs retranchements semblaient incapables de livrer bataille ; Nancy leur apparaissait comme un fruit mûr destiné à choir tout seul ; la trouée de Charmes les fascinait avec ses merveilleuses perspectives, la Bourgogne, la Champagne, l'Île de France, Paris. Ils avancèrent donc sous les coteaux du Grand Couronné, glissant au sud-ouest, dédaignant la menace obscure des Français. Ceux-ci d'ailleurs, demeuraient inactifs, attendant que la nasse tendue fut remplie de poissons.

Lorsque vint le temps, 25-26 août, la foudre gronda, les obus tombèrent comme la grêle, les allemands écrasés s'arrêtèrent, tournoyèrent sur eux-mêmes, et reprirent sans ordre aucun, le chemin de leur pays. C'était, nous l'avons dit, la riposte de Morhange et la revanche de Castelnau.

Est-ce à dire que l'ennemi vaincu renonça dès lors à poursuivre son plan d'invasion ? Ce serait mal le connaître. Pendant deux semaines il chercha à se frayer un passage tantôt au sud tantôt au nord.

Il attaqua d'abord la première armée commandée par le général Dubail, se jeta sur le sol de la Chipotute à l'orée septentrionale des Vosges, et prit St-Dié. Ces terribles combats connus sous le nom de bataille de la Montagne, aboutirent grâce à l'héroïque résistance de nos troupes à un échec final.

Il se rua presque en même temps sur les massifs du Petit et du Grand Couronné, comptant bien se venger sur Nancy de ses mésaventures

précédentes. Même résultat. On raconte que l'empereur Guillaume voulut assister en personne à ces derniers combats, afin de faire avec ses troupes victorieuses son entrée triomphale dans Nancy. Il en fut pour ses frais. Partout les Allemands furent repoussés, laissant dans un seul ravin 7,000 cadavres ; partout ils échouèrent, sauf un peu plus vers le Nord, à S.-Mihiel, où ils se creusèrent une poche qui d'ailleurs, devait leur être fatale puisque en 1918 les Américains leur y firent vingt mille prisonniers.

Telles furent les batailles de Lorraine qui, commencées le 14 août, durèrent un mois, et qui, après les plus tragiques péripéties, se terminèrent par une victoire dont on ne saurait exagérer la portée. L'histoire ratifiera la parole du général en chef Joffre à Castelnau : " Vous avez sauvé la France ".

Après ces grandes journées, notre héros tomba dans cette obscurité voulue, qui, pendant les quatre années de la guerre, nous voila les hauts faits de nos capitaines. On craignait, sans doute, en publiant des noms, de révéler aux ennemis des renseignements utiles, ou peut-être, de susciter des jalousies parmi les politiciens qui voient toutes choses au point de vue de leurs mesquins intérêts. C'est pourquoi nos biographies doivent se taire sur les événements que nous aurions tant de joie à connaître.

Nous savons cependant que Castelnau reprit bientôt son ancien emploi de chef de l'état-major général qui en faisait l'alter ego du généralissime ; qu'il contribua pour une grande part à la réorganisation de l'armée ; qu'il prépara, fin 1915, l'offensive de Champagne ; qu'au siège de Verdun il joua un rôle de tout premier ordre.

Personne, en effet, n'ignore que, aux premiers jours du siège, les succès foudroyants des Allemands découragèrent plusieurs bons esprits et qu'il fut parlé sérieusement d'abandonner la ville. Les forteresses, disait-on pour s'excuser, ne sont rien, l'armée c'est tout. Castelnau fut envoyé sur les lieux, et, après une rapide enquête, il déclara que l'on pouvait et que l'on devait tenir. Il donna au général Pétain le commandement de la place, et chacun sait la rapidité avec laquelle Verdun aux abois reprit courage et finalement repoussa l'ennemi.

Lorsque, en décembre 1916, Joffre fut privé du commandement suprême, Castelnau quitta

naturellement le Quartier général. On ne voulut pas, toutefois, se priver des services d'un homme de sa valeur dans de telles circonstances, et, comme le bruit avait couru que les Allemands préparaient une offensive du côté de la Suisse, on le chargea de pourvoir à ce danger et de réorganiser l'armée d'Alsace. Puis, il fut placé de nouveau à la tête de l'armée de Lorraine où il demeura en observation jusqu'à la fin de la guerre.

Castelnau avait été à la peine, le gouvernement voulut qu'il fût à l'honneur. C'est pourquoi, lors de l'entrée triomphale de l'armée française, au premier rang des triomphateurs, à côté du maréchal Pétain, les Alsaciens, se montraient un vieillard, à l'allure martiale et souriante à la fois : c'était le général Castelnau.

Le lendemain, à Colmar, le noble vieillard voulut ouvrir lui-même un bal offert à l'armée en signe de bienvenue, " car cet homme si grand par sa science, ses qualités militaires, la noblesse de son caractère et la dignité de sa vie est le meilleur et le plus souriant des hommes. Il semble qu'il ait toujours été dans son rôle de père de famille, parlant avec autorité mais avec douceur à des êtres qu'il aime ".

Des télégrammes lancés de Paris annonçaient en décembre dernier, que Castelnau allait être nommé maréchal de France, et toute l'Amérique se réjouit de la nouvelle ; ce fut une grande déception, chez les Alliés comme en France, d'apprendre que la nouvelle était controuée. Des oppositions politiques et maçonniques forcèrent, dit-on, le gouvernement à modifier ses plans. Espérons qu'une nomination si juste n'est que retardée et que le gouvernement français se fera un devoir de couronner par cette magnifique récompense la carrière du général de Castelnau.

Castelnau est de taille légèrement au dessous de la moyenne, de large carrure et d'une grande vigueur. Son front est large et découvert, son œil vif regarde droit : son nez est aquilin, il a l'air sévère, mais sa parole enjouée et facile témoigne de sa grande bonté.

Il s'est formé sur son compte de nombreuses légendes. A un ministre qui lui demandait ce qu'il ferait après la guerre, il aurait répondu : " Je pleurerai mes enfants ". La parole est digne de sa grande âme. On a beaucoup parlé de reproches qu'il aurait faits aux chefs de

l'État, au sujet de leur attitude anti-chrétienne, d'une consécration de la France au Sacré-Cœur qu'il aurait sollicitée et dont il aurait été chargé. . . Comme nous entendons faire œuvre historique, nous préférons ne pas rapporter ici des faits dont l'authenticité n'est pas garantie.

Est-ce à dire que nous doutions de la possibilité ou de la convenance d'une telle consécration? Non, certes. Nous croyons à l'intervention toute-puissante du Sacré-Cœur, et nous laissons aux esprits forts le privilège de lui préférer la dévotion à Ninette et à Rintintin.

Un dernier mot. Le général de Castelnau est, paraît-il, un peu des nôtres. Un de ses ancêtres, officier dans les armées du roi, aurait épousé, jadis, une fille de notre célèbre compatriote l'explorateur Joliette.

FR. ALEXIS cap.

Bonjour Bon Dieu!

Un enfant de chœur de semaine, arrivant un peu en retard pour servir la messe, se contente de faire une genuflexion profonde, devant le Tabernacle, en murmurant quelques paroles, puis se relevant aussitôt, il court à la sacristie où un vénérable ecclésiastique commence par lui reprocher de n'avoir pas fait sa prière avant toutes choses.

— Pardon Monsieur le curé, je l'ai faite, répondit le servent de messe.

— Allons donc, cher enfant, quelle prière peut-on faire en si peu de temps?

— J'ai dit aujourd'hui au bon Jésus, ce que je lui dis tous les matins : Bonjour, Bon Dieu!

Le prêtre sourit, mais en même temps ses yeux se remplirent de larmes.

Cet enfant avait trouvé, sans effort la louange parfaite, et de son cœur pur, avait jailli la plus courte et la plus ardente de toutes les prières.

L'enfant, à son réveil sourit à ses parents penchés sur son berceau, et passant ses bras caressants autour du cou de son père et de sa mère, il leur adresse ce salut qui épanouit leur cœur, et attire sur leur foyer les bénédictions célestes : "Bonjour papa; Bonjour maman".

Et sur les genoux de sa mère, l'enfant chrétien a appris que le bon Dieu l'aime autant et plus que son père.

Un jour, même l'enfant a été surpris par sa mère, à genoux, et les mains levées vers le Ciel.

— "O mon Dieu, il faut que vous soyez bien bon puisque vous êtes encore meilleur que la mère que vous m'avez donnée, et elle est déjà si bonne! . . . Je vous aime, ô Jésus, je vous aime!"

Et confondant et réunissant dans le même amour Dieu et ses parents, il a fini par leur parler le même langage, et un beau matin, après avoir adressé à son père et à sa mère le salut qu'ils regardent comme le talisman du bonheur, ses lèvres ont laissé échapper, comme une fleur son parfum, cette prière naïve et ardente à l'adresse du divin Captif de l'autel : *Bonjour Bon Dieu!*

Quand donc aimerons-nous le bon Dieu avec la simplicité des petits enfants?

"Si vous ne devenez semblables à eux, nous dit le Sauveur, lui-même, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux."

Elle aime Jésus, la jeune personne, qui, jalouse de ne plaire qu'à lui seul, regarde l'innocence et la modestie comme ses plus précieux ornements, craint le monde et tout ce qui pourrait souiller la pureté de son âme; elle l'aime, quand, méprisant les fatales amorces de la vanité, et les dangereux plaisirs offerts à son inexpérience, elle fuit les plaisirs et les fêtes, entoure ses pas de prudence et de vigilance, et ne trouve de joie réelle qu'au sein de la famille, de bonheur, que dans la prière et la participation au sacrement divin de l'Eucharistie.

Il aime Jésus, le serviteur qui accepte avec patience, avec résignation la peine de son état, qui supporte les humiliations avec une entière soumission à la volonté du Seigneur, qui n'envisage que Dieu dans la personne de ses maîtres. Il aime Jésus en se montrant toujours soumis, fidèle, probe, laborieux, économe, dévoué, vigilant, plein d'affection pour ceux qu'il sert, exact enfin dans l'accomplissement de tous ses devoirs.

R.

Une vieille dame assiste, pour la première fois de sa vie, à une représentation cinématographique. On lui demande si elle s'est bien amusée. Elle répond :

— Oui, malheureusement, je deviens tellement sourde que je n'ai rien compris du tout à ce qu'on a dit.

ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

FÉVRIER 1920

1—La Législature de la Saskatchewan adopte par un vote de 46 à 26 une loi de Tempérance qui prohibe tout commerce de liqueurs alcooliques dans cette province.

2—A Québec, à l'âge de 66 ans, décède M. Arthur Drolet, ancien épicier et l'un des directeurs de l'Action Sociale Catholique.

3—Aujourd'hui s'ouvre à Québec le Grand Congrès Agricole provincial. C'est le ralliement de toutes les sociétés du domaine de l'Agriculture, représentées par plus de 500 délégués. Les séances se tiennent à l'Hôtel-de-Ville et à la Salle des Chevaliers de Colomb, rue Grande-Allée.

— A Québec, encore, s'ouvre la convention annuelle des Marchands de Bois du Canada. Les réunions ont lieu au Château-Frontenac.

— Une réunion des hommes les plus en vue de Montréal se tient à l'Hôtel-de-Ville de cette ville, dans le but d'organiser pour 1925 une exposition universelle dans la grande métropole.

— A la réunion du Comité de l'Instruction publique tenue à Toronto, le professeur John Squair réclame l'enseignement du français dans les écoles publiques comme un excellent moyen de rapprocher le peuple des deux provinces voisines Ontario et Québec.

4—En tenant compte de l'augmentation du dernier recensement, les autorités fédérales croient que le Canada possède aujourd'hui une population de 8,835,102, répartie comme suit : Ontario : 2,820,900 ; Québec : 2,236,528 ; Manitoba : 618,903 ; Saskatchewan : 754,090 ; Alberta : 587,770 ; Colombie-Anglaise : 718,660 ; Nouveau-Brunswick : 368,760 ; Nouvelle-Écosse : 517,761 ; Ile du Prince-Edouard : 93,728 ; Territoires du Nord-Ouest : 18,481 ; Yukon, 8,512.

— Trois hommes sont brûlés à mort et quatre autres sont gravement blessés dans l'incendie qui a complètement détruit l'atelier de peinture de la "Blair Carriage Works," de Montréal.

5—L'édifice principal du Collège King, à Windsor, Nouvelle-Écosse est détruit par un incendie. Les pertes se chiffrent à une centaine de mille piastres couvertes par \$45,000 d'assurances.

— D'après le projet de loi adopté au Comité des Bills privés de Québec, le terme d'office du Maire et des Échevins actuels de Montréal est prolongé jusqu'au 1er avril 1922, en attendant le rapport d'une Commission formée pour étudier un nouveau mode d'administration municipale.

6—Une dépêche d'Halifax dit que le "Montcalm" est à une quinzaine de milles au large d'Inverness, Cap-Breton, faisant des efforts pour sortir d'un immense champ de glace.

— Sir James Grant, le dernier survivant du premier Parlement du Canada, décède à Ottawa, à l'âge de 89 ans.



Sir JAMES GRANT

— D'après une dépêche d'Ottawa le déficit probable des chemins de fer du Gouvernement canadien sera de dix-neuf millions de piastres.

— Un mouvement se manifeste à Winnipeg dans le but de boycotter les exportations américaines, afin de rétablir la situation du change.

— M. Beatty, président du Pacifique Canadien, dit que sa compagnie a quatre nouveaux steamers en construction, dont trois pour l'Atlantique et un pour le Pacifique. Ce dernier se nommera "l'Empress of Canada". Ce sera un vaisseau de 22,000 tonnes, le plus grand de la flotte du C. P. R., et pourra atteindre une vitesse de vingt-deux nœuds à l'heure.

— M. J.-E. Chalifour, géographe en chef, et M. James White, les auteurs de l'Atlas du Canada, au Ministère de l'Intérieur, à Ottawa, viennent de recevoir la médaille d'or du prix "Alexandre de la Roquette" qui leur a été décernée par la Société de Géographie de Paris, pour leur superbe travail.

7—L'honorable Charles Langelier, juge de la Cour des Sessions de la Paix, à Québec, est trouvé mort dans son lit ce matin, à sa résidence de la Grande-Allée.



L'hon. CHARLES LANGELIER

—A Montréal, décède M. L.-A. Lapointe, député fédéral de St-Jacques. Le défunt était âgé de 60 ans.

9—Il est annoncé aujourd'hui que la dette brute du Canada était, à la fin de janvier, de \$3,323,087,801., et la dette nette de \$1,900,146,168, soit une augmentation de \$62,015,109 durant le mois dernier.

— Au parlement de Québec, l'honorable M. Galipault présente différents amendements à la loi des Accidents du Travail. Le maximum de salaire pour droit de réclamation est porté de \$1,200 à \$1,500 et le maximum de la réclamation, de \$2,500. à \$3,000.

—Les réclamations du Canada à l'Allemagne, en réparation des pertes de vie et du dommage causé à la propriété, se chiffrent à \$35,000,000.

—L'Association des Marchands Détailliers, section d'Ottawa, vient de décider de ne plus acheter aux États-Unis, pour remédier à la situation du change, et de contribuer autant que possible au développement du commerce avec la France et l'Angleterre.

11—La plaie du divorce fait des progrès alarmants dans notre pays. A la prochaine session du parlement d'Ottawa, le Sénat aura cent douze bills de divorce à étudier.

12—Un crédit de vingt millions de piastres sera demandé par le Gouvernement canadien à la prochaine session pour compléter la construction de soixante vaisseaux en acier, commandés à diverses compagnies. Vingt-trois de ces vaisseaux sont déjà construits.

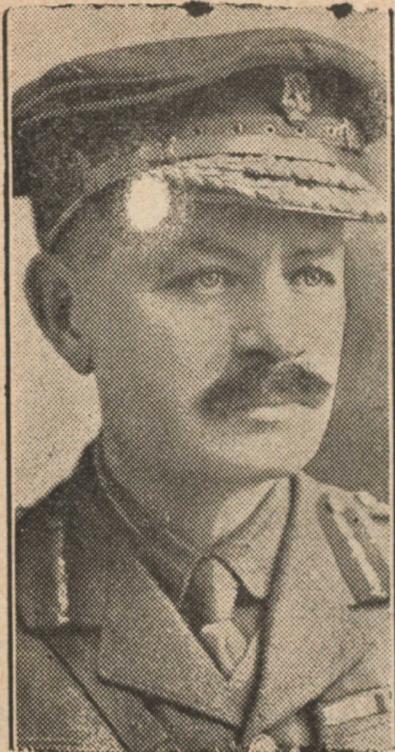
—L'influenza se propage dans la province d'Ontario, surtout dans les villes. D'après le Dr Hastings, il y aurait au moins 20,000 cas à Toronto.

—Les pertes totales dues aux incendies, en 1919, s'élèvent pour le Canada à \$23,500,000, soit \$2.90 per capita par rapport à la population.

—S. G. Mgr Bruchési et S.G. Mgr Gauthier, son auxiliaire, souscrivent respectivement \$30,000. et \$25,000. à l'œuvre de l'Université de Montréal.

13—D'après un journal anglais l'*Essex Count Standard*, le prochain gouverneur-général du Canada serait lord Byng de Vimy.

—La Commission internationale des eaux courantes estime à 250 millions le coût du développement du Saint-Laurent, dont 50



Lord BYNG DE VIMY, le prochain gouverneur général du Canada.

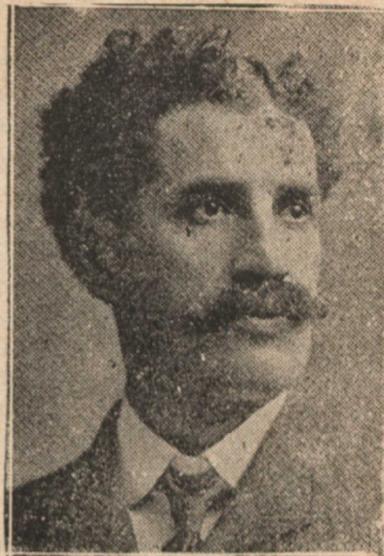
millions pour la partie navigable et 200 millions pour le développement des forces hydrauliques.

—L'honorable M. Taschereau fait adopter un bill au Parlement de Québec, portant l'indemnité des députés et des conseillers législatifs de \$1,500. à \$2,000. L'indemnité du premier ministre qui était de \$7,000, sera désormais de \$12,000.

—Le Parlement de Québec vote un octroi de un million de piastres à l'Université de Montréal, pour aider à sa reconstruction. Cet octroi sera payable en cinq ans à raison de \$200,000 par année.

—Par un vote de 38 à 19, l'Assemblée législative de Québec refuse de permettre l'admission des femmes au Barreau.

—La Chambre de Québec adopte un autre projet de loi créant des bourses pour permettre aux étudiants canadiens d'aller étudier à Paris.



M. JOSEPH SAMSON
Le nouveau maire de Québec

14—La prorogation des Chambres de Québec a lieu ce soir. Le lieutenant-gouverneur, sir Charles Fitzpatrick, préside la cérémonie.

16—Les Sulpiciens de Montréal souscrivent un million à l'œuvre de l'Université de Montréal

—M. Joseph Samson est élu maire de Québec par une majorité de 1000 voix sur l'ex-maire Lavigneur.

—M. E.-D. Drury, premier ministre d'Ontario est élu dans le comté de Halton par 2,308 voix de majorité sur son adversaire M. Ed.-J. Stephenson, de Toronto, un soldat de retour du front.

18—L'honorable sénateur Béïque souscrit \$50,000 en faveur de l'Université de Montréal.

—A la grande exposition de beurre de crème à Winnipeg, à laquelle 225 concurrents ont participé, Québec gagne le 4e et le 8e prix. Les trois premiers prix sont gagnés par l'Alberta; Ontario ne figure qu'après le 30e.

19—La Convention Nationale d'Éducation, à Ottawa, exprime le désir de voir établir l'enseignement du français et de l'anglais dans toutes les écoles élémentaires du pays.

—La même convention condamne vigoureusement le cinéma.

20—Des 1230 municipalités de la province de Québec, 67 seulement sont affectées par la grippe.

—M. Wilfrid-C. Caron, qui était parti de Québec, le 1er juillet 1916, avec le capitaine Bernier pour faire une croisière dans les mers des régions polaires, nous revient après trois ans et demi passés dans les glaces du nord.

—MM. A.-B. Dupuis, de Québec, et P.-G. Roy, de Lévis, viennent d'être décorés par le Saint-Siège du titre de Commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand ; et MM. Joseph Gauthier, Cyrille Robitaille, Nazaire Fortier, de Québec, et Bénoni Lalime, directeur de l'École commerciale de Lyster, ont été faits chevaliers du même ordre.

21—Le "Montcalm" qui était emprisonné dans les glaces du golfe Saint-Laurent depuis près d'un mois, a pu enfin se dégager et se rendre à Sydney.

22—Devant une assemblée des Conférences Saint-Vincent de Paul, tenue à la Salle du Patronage, de Québec, M. J.-N. Castonguay, président du "Comité Dieu et Patrie" présente à Mgr Hallé, préfet apostolique de l'Ontario-nord, une bourse de \$10,000 recueillies en souscriptions par ce Comité.

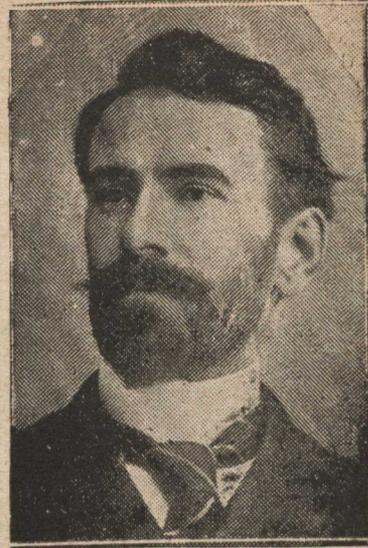
23—L'honorable A.-K. MacLean, ministre sans portefeuille dans le cabinet d'Union, à Ottawa, remet sa démission à sir George Foster, premier-ministre intérimaire.

—Jusqu'à date, la souscription en faveur de l'Université de Montréal se chiffre à \$2,600,000.

— Dans un discours à l'Hôtel Fort-Garry, de Winnipeg, l'honorable M. Bob Rogers dit que le Gouvernement d'Union a fait son temps. Il prône la réorganisation du parti libéral conservateur avec l'appui des Fermiers et des Vétérans.

25—Dans la cathédrale de Rimouski, au milieu d'un grand concours de clergé et de fidèles, a lieu la consécration épiscopale de Mgr Léonard, le nouvel évêque de Rimouski, par Son Eminence le cardinal Bégin, assisté de Mgr Leblanc, évêque de St-Jean, et de Mgr Forbes, évêque de Joliette. S. G. Mgr Roy archevêque de Séleucie et auxiliaire à Québec, prononce le sermon de circonstance.

26—A Ottawa s'ouvre la session fédérale avec tout le cérémonial accoutumé. Les deux Chambres se réunissent dans l'enceinte tem-



M. P.-G. ROY

Nommé récemment Commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand.

poraire occupée par le Sénat, dans le nouveau parlement, pour entendre le discours du trône prononcé par Son Excellence le duc de Devonshire, gouverneur-général du Canada.

En même temps a lieu l'inauguration officielle du nouvel édifice parlementaire du Canada. A cette occasion, sir George Foster donne lecture aux deux Chambres d'un cablogramme de félicitations du Roi d'Angleterre.

27—A Hull décède M. l'abbé A.-L. Mangin, ancien curé de Masson, Ont., et fondateur des Sœurs Servantes de Jésus-Marie, de Hull.

— A la suite d'une première expérience heureuse, qui avait permis de parler facilement de Montréal à Québec, par téléphone sans fil, voici que la compagnie intéressée obtient un résultat encore plus appréciable en échangeant couramment une conversation par le même système entre Québec et la Pointe-au-Père.

28—M. Oscar Morin, sous-ministre des Affaires municipales, à Québec, succède, comme directeur du Logement, à M. le docteur Emile Nadeau.

—On annonce qu'une vente de fourrure aux enchères aura lieu à Montréal, le 22 mars prochain. A cette occasion, la Métro-

pole recevra la visite d'un grand nombre d'étrangers américains et européens.

29—Vu l'épidémie de grippe qui prend des proportions inquiétantes parmi les membres de

son personnel, le Séminaire de Québec décide de renvoyer ses élèves dans leur famille pour une dizaine de jours.



SA GRANDEUR Mgr LÉONARD

Le nouvel évêque de Rimouski.

Gauseries Scientifiques

La galvanoplastie

La galvanoplastie comprend les procédés au moyen desquels on peut, à l'aide d'un courant électrique, précipiter sur un objet un métal dissous dans un liquide, de manière à former sur la surface de l'objet une couche continue qui reproduise tous les détails du modèle. C'est ainsi que l'on peut reproduire des médailles, des empreintes en plâtre, des bas-reliefs, et des statues. On peut aussi, par les mêmes procédés, recouvrir les objets d'une couche de métal continue adhérente et assez mince pour conserver tous les détails.

Le principe de la galvanoplastie repose sur ce fait qu'une dissolution d'un sel métallique peut être décomposée par un courant électrique, de manière à ce que le métal se précipite au pôle négatif de la pile.

Pour produire le courant et pour recevoir le dépôt métallique, il y a deux sortes d'appareils : l'appareil simple et l'appareil composé.

Dans l'appareil simple, l'objet sur lequel se dépose le métal et la dissolution saline font partie du couple voltaïque qui provoque le courant.

Dans l'appareil composé, la pile est en dehors du liquide à décomposer.

L'appareil simple le plus en usage se compose :

1° D'un vase en verre contenant la dissolution métallique, du sulfate de cuivre, par exemple, si l'on veut déposer du cuivre. On l'entretient à un degré de saturation constante, en plaçant à la partie supérieure du vase et trempant dans le liquide un petit sachet de toile rempli de cristaux de sulfate de cuivre.

2° D'un vase poreux, beaucoup plus petit, plongeant dans la dissolution, et contenant de l'acide sulfurique, étendue de 15 à 16 fois son poids d'eau.

3° D'une lame de zinc, plongée dans l'acide sulfurique et communiquant au moyen d'un fil de cuivre avec le modèle plongé dans le sulfate de cuivre.

La disposition des différentes parties pourra être modifiée suivant les besoins.

Supposons une statuette sur tous les points de laquelle le cuivre doit se déposer également. On la placera au centre de la cuve, de manière à ce qu'elle plonge entièrement dans la dissolution de sulfate de cuivre, et on disposera autour d'elle plusieurs vases poreux contenant chacun de l'eau acidulée et une lame de zinc. Quand on juge le dépôt assez épais, on lave à grande eau et on sèche à la sciure. Les appareils simples sont préférables quand la couche doit être peu épaisse ; cependant, ils offrent l'inconvénient d'agir lentement, ou même d'affaiblir l'action graduellement parce que l'eau acidulée perd de son énergie.

L'appareil composé est formé d'un ou de plusieurs éléments séparés du vase qui contient la dissolution ; leur nombre varie suivant un courant faible ou énergique, proportionné à la nature des décompositions à opérer. Les piles dont on fait habituellement usage sont celles de Daniell, fournissant un courant très constant, et de Bunsen, lorsqu'on a besoin d'un courant assez intense pour traverser plusieurs cuves, les unes à la suite des autres. Quant au vase à précipiter, il contient le liquide à décomposer, du sulfate de cuivre, par exemple ; puis les moules qui communiquent par un fil de cuivre au pôle négatif, et enfin un électrode soluble, communiquant au pôle positif ; c'est une lame de métal à réduire qui se dissout en quantité à peu près égale à celle du métal réduit. Ces appareils sont plus compliqués et plus coûteux que les appareils simples, mais ils fournissent un courant plus énergique et plus constant, et par l'électrode soluble, sa solution est toujours entretenue au même degré de concentration.

Comme on le voit, toutes ces opérations sont fort simples cependant il faut une certaine habitude pour opérer avec succès. Il faut observer que si le courant est trop fort, le métal déposé est cassant ou même pulvérulent, s'il est trop faible, au contraire, il se forme en

cristaux, et il est également cassant ; il en est de même de l'électrode, qui, si elle est plus grande que le moule, tend à produire sur celui-ci un dépôt cristallin ou même pulvérulent ; le degré de concentration trop grande de la solution peut également produire les mêmes effets.

Tout corps qui conduit l'électricité peut servir de moule, pourvu qu'il ne soit pas attaqué par la dissolution et qu'il ne réagisse pas sur le métal précipité. Ainsi parmi les métaux on ne peut guère employer que le cuivre, l'argent et le plomb désoxydé par le grattage, de même que ses alliages, comme celui des caractères d'imprimerie, la soudure des plombiers, etc.

Lorsqu'on veut obtenir une empreinte ou un surmoulage, pour empêcher l'adhérence du cuivre déposé avec le moule métallique, on flambe celui-ci, c'est-à-dire on le passe sur la fumée d'une flamme résineuse qui dépose une couche blanchâtre, presque imperceptible. Le côté qui ne doit pas recevoir de cuivre est recouvert de cire ou de vernis. On peut également se servir de corps non conducteurs de l'électricité, pourvu que l'on recouvre leur surface d'une couche très mince d'un corps conducteur. Les moules non conducteurs peuvent être faits en cire à cacheter, cire vierge, en plâtre, soufre, et surtout en gutta-percha. On métallise la surface avec un peu de plombagine, au moyen d'un pinceau un peu rude, et en projetant l'haleine sur le moule pour le faire adhérer. Si l'on veut faire le moule en gutta-percha, en recouvre d'abord de plombagine l'objet dont on veut obtenir empreinte, puis on applique celui-ci sur la gutta-percha ramollie dans l'eau chaude, et on exerce une pression un peu forte. On laisse refroidir, on détache la gutta-percha, qui porte une empreinte en creux de l'objet, on enduit dans la dissolution de sulfate de cuivre.

On peut, par les procédés indiqués plus haut, recouvrir de métal des statuettes, des bas-reliefs en plâtre, des objets naturels, tels que feuilles, fleurs, fruits et insectes. SCIENTIA

LE TRAITEMENT REGENERATEUR DES PILES ELECTRIQUES USAGÉES

La guerre, en faisant augmenter le prix

d'achat, de toutes choses, a aussi développé le sens de l'économie.

Les administrateurs de chemin de fer utilisent beaucoup de piles Leclanché. Or, la force électromotrice de ces piles va en s'affaiblissant peu à peu, tandis que leur résistance intérieure augmente. Autrefois, quand un élément était en mauvais état, on le remplaçait par un neuf, et on jetait l'ancien. Aujourd'hui, le coût du vase poreux et du dépolarisant qu'il contient a fait rechercher s'il ne serait pas possible de remettre en état les parties usagées des piles.

Voici le traitement qui a été institué par le London and South Western Railway. Le vase poreux avec son contenu de charbon en poudre et de bioxyde de manganèse est plongé pendant vingt-quatre heures dans une solution contenant une partie d'acide chlorhydrique du commerce, dans cinq parties d'eau. Puis on lave avec une brosse, et on laisse baigner le vase poreux pendant quarante-huit heures dans de l'eau qu'on change une ou deux fois.

Ce procédé fait absorber à l'électrode de l'acide chlorhydrique qui forme du chlorure de manganèse et régénère le dépolarisant. On obtiendrait un résultat analogue avec de l'acide sulfurique, en même proportion, lequel servirait à constituer autour du charbon du sulfate de manganèse.

La régénération peut se faire vingt ou trente fois avant que l'élément soit inutilisable. On voit d'ici l'économie réalisée. De plus, on a constaté que, dans les piles ainsi traitées, les zincs sont protégés contre les dépôts de cristaux qui sont souvent si abondants quand on emploie du chlorhydrate d'ammoniaque d'une pureté insuffisante.

On recommande de ne pas attendre l'usure complète de la pile pour faire subir le traitement.

Enfin, quand une pile sèche ne donne plus de courant, on peut la démonter et en traiter l'intérieur par le procédé décrit plus haut. On obtient ainsi un excellent vase poreux pour élément ordinaire, qu'il faut naturellement compléter par le zinc et le chlorhydrate d'ammoniaque habituels.

Ajoutons que le procédé n'est pas tout à fait une nouveauté. Il a été décrit, il y a cinq ans, dans l'*Elektrotechnische Zeitschrift*.

GOIN DE L'OUVRIER

Les syndicats catholiques et les évêques

Nos deux articles précédents ont mis en lumière toute la pensée de Léon XIII et de Pie X, sur le syndicalisme catholique.

* * *

Nous verrons aujourd'hui que, dans tous les pays du monde, les évêques se sont fait un devoir de prendre des mesures pour la réalisation des directions pontificales. Innombrables sont les lettres épiscopales en faveur des syndicats ouvriers catholiques. Et le chiffre des syndicalistes catholiques qui se sont groupés à l'appel de leurs pasteurs respectifs est aujourd'hui étonnant. C'est ainsi, par exemple, que, du 16 au 19 mars dernier, une conférence internationale des syndicalistes chrétiens a réuni au siège social du Syndicat des Employés du Commerce et de l'Industrie, à Paris, les représentants des organisations chrétiennes de la Belgique, de la Hollande, de la France, de l'Italie, de la Suisse, de la Pologne russe, et de la Pologne prussienne qui, ensemble, étaient les porte-parole de 602,000 prussiens catholiques. On sait déjà que, dans la province de Québec, le chiffre des syndicalistes catholiques est actuellement de 30,000.

Ces faits apprendront peut-être à une foule d'ignorants que "certains petits abbés de Québec et de Montréal", en s'employant à mettre sur pied des syndicats catholiques, ne font que suivre des exemples qui viennent de haut et qui datent de loin. Quand se réunira de nouveau la conférence internationale des syndicats chrétiens, — cela viendra, car, à la réunion susdite, on a créé une confédération internationale des groupes catholiques — la province de Québec qui n'a pu, cette fois, se rendre à l'appel, enverra ses délégués ; les nombreux syndicats catholiques du Portugal et de l'Espagne auront aussi les leurs ; d'autres pays, sans doute, se-

ront eux aussi, sur la liste. Et on verra, à la fin, que l'Eglise a encore beaucoup "de fils soumis et obéissants" qui se moquent joliment des quolibets inventés par le défunt Voltaire, et savent comment rebâtir la Cité que d'autres s'acharnent à détruire.

* * *

Avant de finir ce chapitre, disons un mot de ce qui s'est fait, chez nous, par nos propres évêques.

On n'ignore pas, sans doute, tout ce que ceux-ci ont organisé dans la seule province de Québec, pour préparer les voies au syndicalisme catholique. NN. SS. les évêques actuels de Chicoutimi, des Trois-Rivières, de Québec et de Montréal ont pour toujours attaché leur nom à des œuvres que chacun connaît et admire. Et ces œuvres : la "Fédération Ouvrière Mutuelle du Nord", la "Corporation Ouvrière Catholique des Trois-Rivières", l'Action Sociale Catholique et l'"Ecole sociale Populaire" — pour n'en nommer que quelques-unes — ont déjà rendu à la cause du syndicalisme catholique des services qui lui assurent le succès. Dans presque tous les diocèses de la province, on vient de charger des prêtres de s'occuper d'organisation ouvrière catholique. Si tout cela ne marque point que l'Eglise du Canada veut, elle aussi, que les ouvriers catholiques aient, ici, leurs propres organisations, nous ne comprenons rien de rien à des faits qui ne peuvent, vraiment, vouloir dire autre chose.

Pour finir, citons, sur le présent sujet, au moins la lettre pastorale des Pères du Premier Concile plénier de Québec : (septembre-novembre 1909).

"A côté de ces sociétés (les sociétés secrètes) "formellement condamnées par l'Eglise, il "en existe d'autres sur qui ne pèse pas une "pareille condamnation, mais qui doivent "être tenues pour suspectes par des catholiques. Ce sont toutes les sociétés, d'ordre "économique ou moral, qui font profession

“ de neutralité religieuse, ouvrent leurs rangs
 “ aux hommes de toute croyance, mettent
 “ toutes les religions sur un pied de complète
 “ égalité, et que, pour ces motifs, on appelle
 “ sociétés neutres. De telles sociétés ne sont
 “ pas nécessairement hostiles à l'Église ; il
 “ peut même arriver que l'on y affecte une
 “ grande déférence pour la religion catholique,
 “ dont les fidèles fournissent les meilleures
 “ recrues et les plus gros bénéfices. Mais,
 “ ne vous y trompez pas, nos très chers Frères,
 “ les sociétés neutres sont rarement
 “ inoffensives et causent presque toujours
 “ de graves préjudices aux catholiques qui s'y
 “ enrôlent. Le principe de neutralité qu'on
 “ y met en pratique, est un principe faux et
 “ extrêmement dangereux.”

On ne pourra toujours pas dire que les évêques canadiens approuvent, en parlant ainsi, les organisations internationales !

NN. SS. les évêques indiquent longuement ensuite les raisons qui les amènent à dénoncer les sociétés neutres — et nous les reproduisons dans un article subséquent — puis ils ajoutent : “ Voilà pourquoi, nos très chers Frères, nous jugeons à propos de vous donner ici un solennel avertissement, et de vous répéter ce que disait Léon XIII, dans son Encyclique aux évêques des États-Unis : “ Il faut fuir, non seulement les associations ouvertement condamnées par le jugement de l'Église, mais encore celles que l'opinion des hommes sages, principalement des évêques, signale comme suspectes et dangereuses. Bien plus, c'est un point très important pour la sauvegarde de la foi, les catholiques doivent s'associer de préférence à des catholiques à moins que la nécessité ne les oblige à agir autrement ”. (Encycl. *Longinqua Oceani*). — “ Cette règle si sage vous est tracée par la suprême autorité de l'Église. Nous vous conjurons de la suivre fidèlement. Vous y trouverez, avec une meilleure garantie de vos intérêts matériels, la sécurité de votre foi, la paix de vos consciences et les bénédictions du Ciel.”

* * *

Maintenant, nous le demandons à tous les ouvriers de bonne foi : Que penser des gens qui viennent vous dire : Les Unions ouvrières ne doivent pas être catholiques, protestantes, juives, ou autrement nommées ; elles doivent

être ouvrières, tout simplement. Il est intolérable qu'il en soit autrement et il faut continuer à y admettre les ouvriers de toutes croyances religieuses ? Oui, que penser de ces gens-là ?

A coup sûr — et c'est le moins qu'on doive dire — leur enseignement n'est pas celui de l'Église et les ouvriers catholiques doivent leur tourner le dos.

Concluons : La règle posée par l'Église, c'est que les ouvriers catholiques se groupent en syndicats respectueux des directions de l'Église, formés entre catholiques, sous la conduite d'un aumônier. Et que le syndicat neutre repose dans la paix lugubre des ruines qu'il a causées !

[*L'Action catholique.*]

UNE AUMÔNE DE VICTOR HUGO

Victor Hugo se rendant à l'Institut ne manquait jamais de passer par le Pont-des-Arts. Il s'y accoudait volontiers pour admirer l'incomparable décor du vieux Paris. Les quelques mendiants tolérés en cet endroit le connaissaient bien. Un jour, l'un d'eux, un vieux soldat aveugle, conduit par une fillette, se fit désigner le poète par l'enfant. Mais, tandis que l'illustre promeneur déposait une pièce dans la sébile du pauvre homme, ce dernier le retint par le pan de la redingote.

— Que voulez-vous, mon brave ?

— Oh ! Monsieur, quelques vers, quelques vers seulement...

— Vous les aurez, dit le poète.

Le lendemain, on pouvait lire, accrochée à la poitrine de l'infirme, une pancarte écrite et signée par Victor Hugo :

Aveugle comme Homère et comme Bélisaire,
 N'ayant rien qu'un enfant pour guide et

[pour appui,

La main qui donnera le pain à sa misère,

Il ne la verra pas, mais Dieu la voit pour lui.

Un appel si éloquent accrût de singulière façon les recettes du malheureux.

Achetons de la terre

A mesure que je vieillis, je trouve que c'est un avantage d'un prix inestimable que d'avoir quelque part un village à soi, un village où l'on a passé son enfance et où l'on a jamais cessé de faire, tous les ans, de longs séjours, où la figure de la terre vous est connue dans ses moindres détails, vous est familière et amie. Le peu que j'ai de sagesse, de douceur d'âme et de modération, je le dois à ceci qu'avant d'être un homme de lettres qui exerce son métier à Paris, je suis un paysan qui a son clocher, sa maison et sa patrie. Car, dans ces conditions-là, la campagne, c'est vraiment le refuge et l'asile. L'air, qu'on y respire est un baume aux blessures qu'on rapporte d'ailleurs, un infailible antidote aux poisons du cœur et de l'esprit.

A peine suis-je dans ce petit coin ombreux que je me sens enveloppé d'une profonde paix. Paris est si loin ! Ce qui, à Paris, me semblait considérable, ce qui me troublait et me faisait mal, ce qui me remplissait de convoitise, de regrets ou de rancune, ah ! comme tout cela est oublié ! Car ce qui exaspère les plaisirs ou les chagrins de la vanité, c'est d'être mêlé aux hommes qui estiment et qui poursuivent les mêmes biens que vous. Mais comme la solitude vous apaise, et comme elle vous délie ! Même les autres douleurs, les douleurs plus intimes et plus profondes, quand d'aventure on en a, s'engourdisent et s'ensommeillent : on ne sent plus qu'une petite morsure secrète de temps à autre, un sourd memento de souffrance.

Ainsi rapproché de la terre antique et de la vie des choses, sentant tout autour de soi l'action imperturbable des forces éternelles, on est moins tenté de s'en faire accroire sur l'importance d'une vie humaine. Mes chances de douleur se trouvent ici réduites de moitié. Je vous assure que je suis presque invulnérable derrière mes peupliers.

Ce n'est pas tout. J'ai le jugement bien meilleur et l'esprit bien plus large qu'à Paris. Je m'aperçois que des choses qui passionnent là-bas nos politiciens, n'intéressent en aucune façon mes voisins, les paysans ; je songe qu'ils sont comme cela vingt-cinq millions en France... et alors j'apprécie mieux pour ces artifices stu-

péfiants, la beauté du régime parlementaire. Puis, je constate que je vis, et fort bien, d'une vie purement rustique, n'usant que sobrement du chemin de fer, du télégraphe, même de la poste (encore pourrais-je m'en passer), et sans doute je ne cesse pas, pour cela d'admirer les prodiges de notre civilisation industrielle ; mais, comme je sais aussi ce qu'elle coûte, je me demande si nous ne sommes pas en train de faire fausse route et si les plus sûres conditions du bonheur pour l'humanité ne se trouveraient pas dans une civilisation presque uniquement agricole et rurale.

Je songe à ce qu'est la pauvreté à Paris. Certes, la misère existe à la campagne ; mais les pauvres y ont le grand air, l'espace, du pain toujours, du bois ramassé l'hiver...

Je dois à la campagne d'autres renseignements. Il serait difficile ici de nourrir un amour-propre littéraire démesuré. Le nom du père Dumas et celui de Victor Hugo y sont connus de quelques-uns : c'est tout.

C'est pourquoi, je voudrais être un grand propriétaire terrien. Car j'occuperais alors dans la pensée de quelques milliers de paysans une place infiniment plus honorable que celle du plus illustre écrivain. Et puisque la gloire consiste dans ce que les autres hommes pensent de nous, la mienne, plus restreinte, serait assurément plus réelle, plus sensible. Et j'aurais aussi les plaisirs du commandement, de la domination directe ; ma gloire me serait, si je puis dire, plus présente.

Achetons de la terre, et plaignons les pauvres citadins.

JULES LEMAÎTRE,

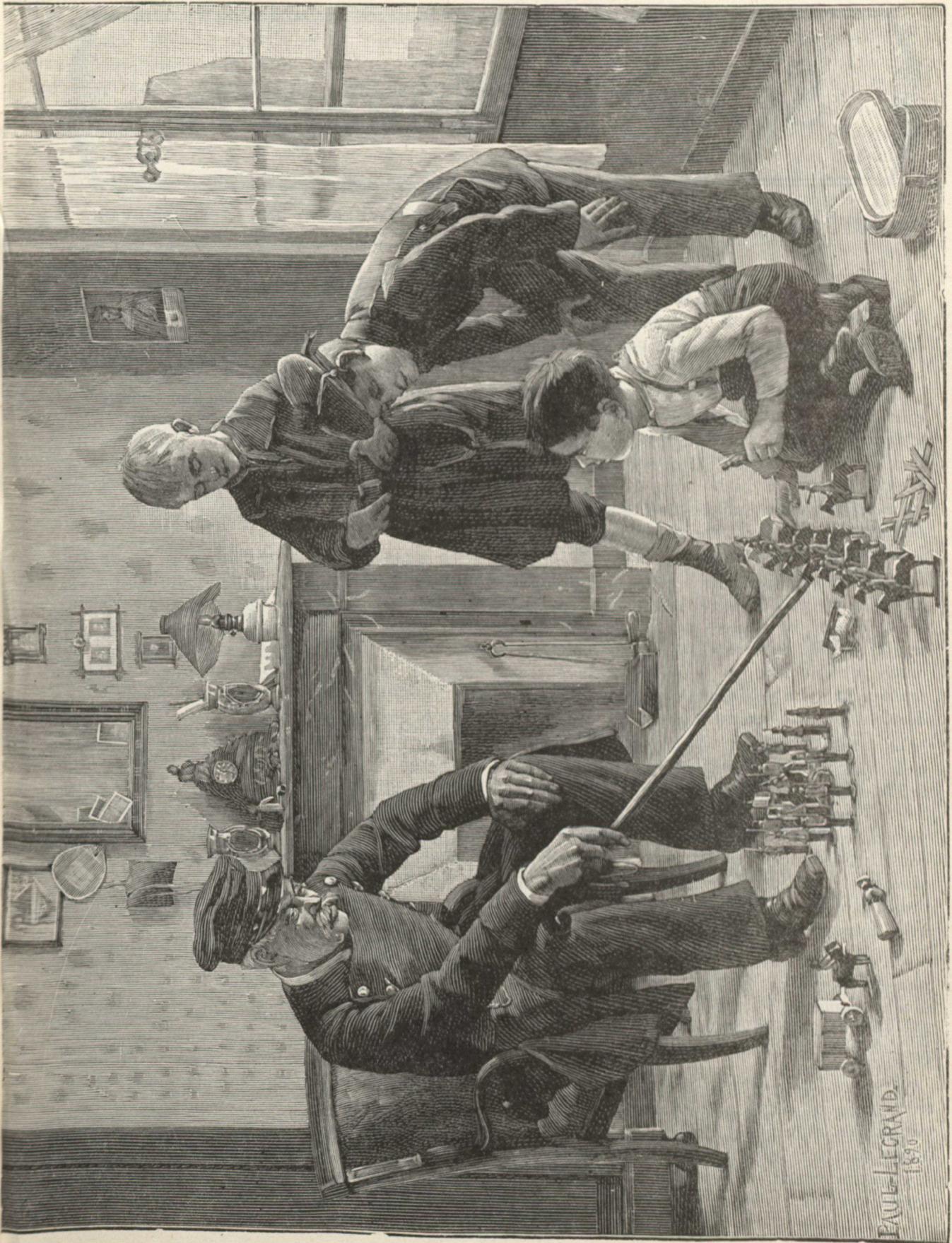
de l'Académie française.

PENSÉES

Le bonheur des riches ne consiste pas dans les biens qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire.

* * *

Les deux seuls malheurs véritables sont la perte d'être chers et la perte du repos de la conscience. Le Ciel a chargé le temps d'adoucir l'une, et le repentir de réparer l'autre.



UNE LEÇON DE STRATÉGIE : ATTAQUE DE BATAILLON CARRÉ. Tableau de M. Paul LEGRAND.

PAUL-LEGRAND.
1890.

Science Ménagère

L'art de bien manger est difficile

UN MONSIEUR QUI DIGÈRE MAL

Rien de plus désagréable qu'un monsieur qui digère mal. Triste, inquiet, hargneux, grondeur, irritable, âcre comme ses humeurs, il colore tout en noir et décourage la meilleure amitié et, comblé d'infortune, se déplaît à lui-même plus encore qu'il ne déplaît aux autres, désharmonisé qu'il est dans son organisme par le trouble de ses fonctions digestives.

Cela marque bien l'importance d'une bonne digestion ; mais, pour bien digérer, il faut manger bien, et manger est un art qui peut sembler facile, que tout le monde croit connaître, et que fort peu, cependant, savent et pratiquent. Le nombre des dyspeptiques qui désolent le monde en est la meilleure preuve.

La bonne cuisine "bourgeoise" traditionnelle, pas plus que les savantes combinaisons artificielles, qui appellent à leur aide toutes les ressources de la chimie, ne sauraient prétendre à donner aux aliments la forme et la constitution sous lesquelles ils peuvent être absorbés pour subvenir aux exigences nombreuses du corps humain, à son accroissement, à son entretien et à la réparation de ses pertes.

Ce n'est que par la série de transformations physico-chimiques qu'ils subissent dans les divers segments du tube digestif et qui précisément constituent la *digestion*, qu'ils acquièrent progressivement cet état très spécial.

C'est dans la bouche que commence la digestion et, du fait de la mastication et de l'insalivation, les aliments y doivent subir de très importantes modifications impérieusement exigées comme condition essentielle du rendement normal du travail digestif ultérieur.

BIEN MACHER EST UNE NÉCESSITÉ ET UN
DEVOIR

La mastication n'a pas seulement pour effet d'amener à l'état de pulpe parfaitement lubrifiée le bol alimentaire et de lui permettre de franchir, sans violence, sans la moindre irritation, l'isthme du gosier, d'autant plus aisément qu'elle aura été pratiquée plus consciencieusement, elle a surtout pour but, en triturant les aliments, de les diviser en particules de plus en plus nombreuses et fines, de façon à mettre chacune d'elles en contact intime avec la salive qui a pour fonction d'amorcer la digestion.

Ce n'est pas en quelques coup de dents, hâtifs et désordonnés, qu'on obtiendra ce résultat. Il faut — ce premier stade de la digestion étant tout particulièrement sous la dépendance de la volonté — du temps, de la patience, une application soutenue, au moins pour prendre l'habitude de bien mâcher et, aussi, le désir de bien faire.

Malheureusement, beaucoup semblent s'imaginer que le temps qu'on passe à table est du temps perdu. C'est parfois vrai, mais le plus souvent, cela est faux, et un repas "expédié" en dix minutes est un repas mal pris qui, certainement, se vengera à un degré quelconque, sur l'organisme.

Une demi-heure est la bonne moyenne nécessaire et suffisante.

Les joues, les lèvres, la langue interviennent dans l'acte de la mastication, en ramenant entre les dents les parcelles alimentaires qui s'en échappent ; la langue, en les malaxant et en les pressant contre le palais, contribue encore à les imprégner de salive ; mais le premier rôle est évidemment dévolu aux dents, et il s'accomplit grâce aux mouvements très variés dont est doté le maxillaire inférieur.

Pour manger bien, il faut donc d'abord avoir des dents et autant que possible de bonnes dents. Théoriquement, c'est évident, et

l'expérience le prouve également et surabondamment, surtout depuis cette guerre, au cours de laquelle on a pu remettre à neuf d'innombrables estomacs tout simplement en soignant les dents ou en remplaçant les absentes.

SOIGNONS NOS DENTS : ELLES SONT INDISPENSABLES

Les dents naturelles vaudront toujours mieux que le plus parfait des dentiers artificiels, aussi ne saurait-on prendre trop de soin de la bouche et de sa dentition en particulier.

Ces soins sont, encore à notre époque, très généralement négligés, et c'est souvent pour une simple question de coquetterie, parce que "cela se voit", qu'on se décide à faire remplacer une dent définitivement cariée. Celle-là seule sera restaurée, et, malgré l'avis du dentiste, qui peut paraître "intéressé", mais qui n'en a pas moins raison, les vieux chicots puants qui infectent l'arrière-bouche sont précieusement conservés.

D'ailleurs, il est de fait que, dans nos campagnes particulièrement, à partir d'un certain âge, qui est loin d'être "l'âge mûr", on se désintéresse malheureusement tout à fait de ses dents, même de "ce qui se voit".

C'est une grave erreur, car, à tout âge, elles sont absolument nécessaires.

Dans sa perfection, la règle est extrêmement simple : une dent tombée doit être remplacée, et toute dent cariée, si peu que ce soit et sans attendre l'éveil de la douleur, immédiatement confiée au dentiste, qui, après l'avoir désinfectée, l'obturera, la rendant d'abord inoffensive pour sa voisine et lui assurant ainsi une période de durée et d'utilité quasi indéfinie.

L'intervention du dentiste est nécessaire, souvent aussi, chez les enfants, au moment où s'effectue la seconde dentition, pour corriger, avant que les maxillaires n'aient perdu leur malléabilité, les irrégularités qui peuvent se produire. Plus tard, on pourra regretter d'avoir trop attendu, mais ce sera en vain.

Il serait très utile enfin de recourir, de temps en temps, aux bons offices d'un spécialiste pour pratiquer ce qu'on appelle un "nettoyage de la bouche", c'est-à-dire l'ablation du tartre, ce dépôt pierreux qui se fait au collet des dents, les déchausse et les ébranle, et fait saigner les

gencives qu'il infecte et dont la contagion peut s'étendre au périoste alvéolo-dentaire et déterminer les inflammations douloureuses et finalement la carie.

Ce tartre enlevé, le nettoyage des dents devient vraiment efficace. Il doit être pratiqué avec une brosse ni trop molle — car il s'agit d'empêcher que ne se dépose de nouveau, abusivement et trop rapidement, le tartre qui sans cesse se reforme — ni trop dure — car il faut éviter de déchausser le collet de la dent et de faire saigner la gencive.

C'est après le repas qu'il convient de pratiquer ce brossage attentif, afin d'éviter dans la bouche, dans l'interstice des dents et au niveau de leur collet, la stagnation des débris alimentaires dont les fermentations acides altèrent peu à peu le tissu des dents, ouvrant ainsi la porte aux microbes qui pullulent dans la bouche et deviennent les agents actifs de la carie.

On a tort de se servir au hasard de la réclame ou du caprice d'une poudre, d'une pâte ou d'une eau dentifrice qui peuvent contenir des substances plus ou moins nuisibles à la vitalité de la dent. Le savon est un bon dentifrice.

DE LA BOUCHE A L'ESTOMAC

Avis aux gloutons

La bouche ainsi armée de bonnes dents, la mastication et l'insalivation, si toutefois on le veut bien, deviennent possible. Les aliments ingérés posément se réduisent peu à peu en un bol parfaitement homogène, et sont déglutis à intervalles suffisamment espacés et réguliers, sans risque d'excoriations pour l'œsophage, ou, ce qui est plus grave, d'"étrangement" et de mort subite.

On comprend fort bien comment, par exemple, des croûtes mal insalivées et brutalement avalées peuvent blesser au passage le revêtement du conduit œsophagien et déterminer des troubles divers, et comment aussi d'énormes bouchées, se succédant sans mesure, avec cette rapidité si stupéfiante qu'on observe chez certains mangeurs imprudents, peuvent remplir complètement l'œsophage et le larynx et provoquer, en obstruant les voies respiratoires, la mort brusque.

Ces cas ne sont pas particulièrement rares. On en a signalé deux encore récemment, à la *Société de Médecine légale*. Il s'agissait de deux individus bien portants, morts subitement au cours du repas. A l'autopsie, on a trouvé dans l'œsophage de volumineux morceaux de viande, longs de 8 et 10 centimètres et larges de 2 centimètres, qui obstruaient l'orifice de la glotte.

Mais mettons les choses au mieux et supposons ces aliments rendus, tant bien que mal, à leur état brut, dans l'estomac. Il est évident qu'on va imposer à celui-ci un travail de broyage et de trituration pour lequel il n'est pas fait, et qui n'ira pas sans lui imposer une vive fatigue et provoquer, à la longue des troubles dyspeptiques graves, et, par des irritations sans cesse répétées, une inflammation chronique dont, étant donnée la fréquence du cancer chez les dyspeptiques, il serait très osé de dire qu'elle ne constitue pas le terrain de choix du virus cancéreux.

Avis donc aux gloutons, bien qu'on prétende que " ventre affamé n'a point d'oreilles ".

Mettez-vous à table de bon appétit, mangez de bonne humeur et en bonne compagnie ; laissez à la porte de votre salle à manger toute préoccupation et proscrivez la lecture, celle surtout des journaux qui sans cesse vous parlent de vie chère et de bolchevisme ; ne mangez pas trop et pas trop souvent ; mangez lentement et mâchez courageusement ; prenez un peu d'air et d'exercice après votre repas, et il est tout probable, si vos aliments ont été convenablement choisis et préparés, que vous digérerez " aimablement ".

G. G.

A L'ÉCOLE

En classe d'histoire.

La maîtresse : Jeanne, pouvez-vous me citer quelques savants ou quelques découvertes fameuses de l'époque de Louis XIV ?

Jeanne reste court ; une petite camarade lui souffle :

— Descartes... Pascal...

Jeanne triomphante : Je sais, Madame : l'inventeur des cartes postales !

Hygiène à la ferme

SAUVONS NOS PETITS ENFANTS

Le lait de vaches doit être servi frais et sans altérations aux nourrissons. La chose est facile à la campagne où la plupart ont un approvisionnement toutes les douze heures. Aucune difficulté quelle que soit la température, pour conserver le lait bon pendant une demie journée et cela sans le secours de glacière. En effet, un lait qui aura été extrait proprement, qui sera refroidie et conservé dans des vaisseaux propres et à l'abri des mouches, n'entrera pas en fermentation dans les douze heures. Pour devenir acide et fermenté dans ce délai il faut qu'il vienne en contact des germes de fermentation et c'est ici que nous touchons la question de propreté.

Beaucoup croient avoir un lait bien propre quand ils l'ont débarrassé des saletés de la traite à l'aide d'un couloir mal lavé et qu'ils l'ont déposé en un coin quelconque de la maison, dans un contenant plus ou moins bien lavé. Tout ira apparemment bien pour cinq ou six heures, mais, au bout de ce temps, la ménagère est toute surprise de trouver le lait caillé et impropre à la consommation. S'il n'est pas coagulé, il aura au moins un fort goût acide et n'en vaudra pas mieux, surtout s'il s'agit du lait pour le bébé. En effet, ce lait acide ingurgité par l'enfant le rendra malade à tout coup.

Pourquoi le lait ne s'est-il pas gardé plus longtemps ? On accusera la chaleur, le tonnerre, les éclairs, un sort même quand la seule raison est dans le manque de propreté.

En effet tous lavent mais tous ne savent pas laver. Les chaudières pour la traite, le couloir, le bidon, les vases quelconques pour conserver le lait ont-ils été bien lavés ? Oui, si le lait se conserve frais au moins douze heures. Si dans ce court délai le lait est devenu acide, inutile de chercher mille causes, c'est qu'il est resté, lors du lavage, des dépôts de lait dans un coin quelconque des contenants. Ces résidus de vieux lait venant en contact, avec le liquide frais, y déterminent la fermentation dans un très court temps. De là l'importance du nettoyage minutieux de tout vase devant servir soit à la traite soit à la conservation du lait.

Et ce nettoyage est bien plus difficile qu'on ne le croit.

Comment se fait ce lavage ? A la bonne franquette le plus souvent. Gare aussi au pauvre bébé qui boira ce lait ! Les troubles d'estomac, les vomissements, la diarrhée, seront son partage et cela parce que la maman aura fait son lavage trop hâtivement. La ménagère qui, soit dit en passant, ne manque pas d'ouvrage, s'empresse à laver la vaisselle après chaque repas et les vases pour le lait subissent la même opération que le reste des ustensiles. Tous font le plongeon à tour de rôle dans la même eau, souvent non savonneuse, car cette eau est destinée à l'alimentation des quadrupèdes à bacon, et après avoir été prestement frottés à la lavette, ils sont sortis de l'eau pour subir l'opération de l'essuyage qui se fait aussi prestement que le frottage et... c'est tout ! L'opération est faite mais gare aux angles, aux soudures et à toutes les anfractuosités difficiles à atteindre ! Il y reste à coup sûr de vieux locataires. Le lait qui sera déposé dans un tel vase ne tardera pas à fermenter, car il viendra en contact avec les germes qui ont échappé au lavage.

Comment donc faire ce lavage ?

1° Rincer le vase parfaitement pour enlever le lait qui est resté sur les parois ;

2° Avec de l'eau bouillante et bien savonneuse, frotter le vase minutieusement, avec la lavette ou autrement, dans tous les recoins. L'eau devra être bien bouillante. En effet, si quelque germe échappe à la friction il sera au moins paralysé et même tué par le contact de l'eau bouillante.

3° Après ce frottage il faut rincer parfaitement le vase une couple de fois à l'eau chaude pour enlever l'eau souillée et le savon et, en dernier lieu, rincer à l'eau froide.

Après cela asséchez le vase avec un linge bien propre et surtout asséchez les coins avec autant de scrupule qu'une bonne maman peut en mettre à scruter la conduite de son légitime époux.

Je garantis que dans des contenants ainsi lavés, le lait restera bon toute la journée ou toute la nuit et l'enfant qui le boira, ne sera pas exposé à la maladie.

Quelle différence entre ce lavage, tel qu'il doit être fait, et celui qu'exécutent nombre de ménagères ! Dans nos courses, il nous est

donné à tout instant de voir quelque brave femme qui s'en va laver le bidon de lait emportant, pour tout bagage, un linge quelconque, et un petit vaisseau d'eau plus ou moins chaude. En un tour de mains, l'opération est faite : l'eau est barbottée dans le bidon à une allure de vingt-cinq milles à l'heure, et vlan ! le bidon est tourné à l'envers, et planté sur un piquet, où il devra sécher en attendant la prochaine traite. Le bidon est lavé mais, il n'est pas net.

On m'objectera la faute de temps pour faire ce lavage minutieux. Cette raison n'est pas valable. En effet, si, par votre manque de soins, vous rendez votre enfant malade, il se chargera, lui de vous faire perdre du temps, et non seulement du temps, mais aussi du sommeil.

Autre raison, si le souci de sauver votre enfant ne suffit pas à vous convaincre. En prenant un tel soin de tous les vases, qui devront servir au lait, vous serez certains de ne pas faire lever le nez au fabriquant de beurre ou de fromage qui recevra le lendemain votre bidon de lait. Et vous ne serez pas exposée à vous le faire retourner avec son contenu impropre à la fabrication. Cet accident est assez fréquent, pendant les mois de chaleur, et représente une perte notable étant donné le prix actuel des produits laitiers.

Loin de moi de vouloir mettre le trouble dans nos ménages à propos de lavette, il y a assez d'autres raisons de trouble, mais je voudrais sauver tous nos petits Canadiens-français fût-ce même au prix de quelque grêlon, entre le papa et la maman.

J.-I. PAGEAU, M.D.

PENSÉES

Se soumettre à tous les caprices de la mode est la marque certaine d'un petit esprit qui n'ose penser par lui-même.— Lady PENNINGTON.

La nature est de tous les livres celui qui parle le plus clairement de l'existence de Dieu.
— LAROCHEFOUCAULD,

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

Afin de rendre la lecture de ses pages plus intéressante à la jeunesse, *l'Apôtre* publiera chaque mois, dans le "Coin du Feu", un certain nombre de devinettes, charades et rébus, sous la rubrique "Pour s'amuser". De plus pour créer un peu d'émulation chez ceux qui se donneront la peine de chercher la réponse de ces jeux d'esprit, il y aura deux prix de une piastre chacun pour les personnes qui enverront toutes les solutions justes. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées à M. le Directeur de *l'Apôtre*, 103, rue Ste-Anne, Québec, Canada.

Les réponses doivent nous être envoyées dans la quinzaine qui suit la publication de chaque numéro.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DE FÉVRIER

1. Les notaires sont les hommes les plus expéditifs parce qu'ils font leurs actes en une "minute".

2. Les bons livres ressemblent aux bons gâteaux parce que, comme eux, ils sont "feuilletés".

CHARADE

Si - b - riz — Sibérie.

LOGOGRIPE

Tapisserie — Pâtisserie.

RÉBUS N° 1

Mot à mot : Grand 2 — fort tue NE — Grande serre — VI tue DE.

— Grande fortune, grande servitude.

Personne n'a trouvé les solutions justes des jeux d'esprit de février.

CONCOURS N° 7

DEVINETTES

1. Ah ! ah ! je suis couché. Si je me levais, j'atteindrais le ciel. Si j'avais des mains, j'arrêtera le voleur. Si j'avais de la voix, je dirais tout.

2. Un chêne ; douze nids ; quatre mésanges, quatorze œufs dont sept blancs et sept noirs.

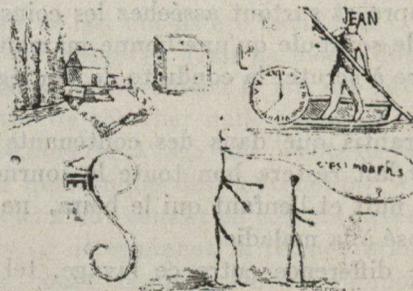
ÉNIGME

Connaissez-vous le solitaire
Qu'on ne trouve jamais chez lui,
Quoiqu'il ne soit jamais sorti,
Qui n'eût ni maître ni grammaire
Et parle avec n'importe qui
Toutes les langues de la terre
Sans jamais faire de quiproquo ?
C'est...

MOT DÉCROISSANT

Office, Où va l'officier affamé, Adjectif, Pronom, Consonne.

REBUS N° 2





— Je voudrais bien savoir où est passée ma servante ?



— Un maraudeur a causé ce dégât. Où se trouve-t-il ?

La maison et le chat

Nos lectrices nous sauront gré de reproduire ici la délicieuse page que Jean Nesmy consacre à sa chatte angora dans son livre *Pour marier Collette*.

Au fait, ne vous avais-je pas promis, mes nièces, en commençant ces papillotes, que je vous parlerais un jour de ma chatte angora ? Elle est tout justement couchée en rond au coin du petit bureau en bois de rose sur lequel je griffonne, sans mes bésicles que je n'ai pu trouver ce matin, ces lignes indécises. En me penchant, je vois sur le vernis du meuble sa patte petite ombre incertaine et brouillée, avec deux oreilles pointues et mobiles qui veillent. Elle dort, mais le moindre bruit qui donne une chiquenaude au silence, le grincement parfois un peu plus aigret de ma plume,

le coup de tête qu'une mouche lancée à toute volée jette étourdiment dans la vitre, un bourdonnement qui s'élève, un pépiement d'oiseau dans le vernis du Japon de la cour, tout ce qui est insolite, même imperceptible, l'éveille. Ses paupières s'entr'ouvrent, et, dans leur boutonnière, je vois briller et glisser comme un bouton d'agate sa prunelle en amandé ; le pavillon velu de son oreille en même temps se tourne vers le bruit ; puis, si sa curiosité n'est pas plus vivement piquée, si sa crainte se calme là-dessus elle rabat son oreille et referme son œil.

Douillettement repliée, elle est là, comme une belle nonchalante, faisant un petit somme, s'éveillant à moitié, rêvassant tout le jour. Bien des fois je me suis demandé ce que pouvaient être ces rêveries de chats. Si ma Minette mêle des souris à ses songes, elle les connaît si peu qu'elle doit les voir sous ses traits fantastiques comme des bêtes de légende. Aussi, j'inclinerais plutôt à croire ses idées tournées vers les pierrots de mon jardin. Trop indolente pour les guetter, trop aristocratique pour bondir après eux comme un chat de gouttière, elle se contente, quand elle est assise au soleil sur le chaperon du mur, de les regarder croiser sans effroi leur vol et leurs jeux autour d'elle, mais chaque fois son petit œil envieux s'émerillonne et sa prunelle verte se pique de paillettes.

Aurait-elle deviné que ma plume est occupée d'elle ? Ou bien est-ce plutôt ce tiède rayon qui reflété par la vitre, tout à coup lui caresse le poil ? Le bruit rauque d'un coucou qu'on remonte tout à coup roule dans son gosier, et elle coule vers moi, entre ses deux paupières pesamment soulevées, un regard noyé de tendresse.

Mais Minette, compagne assidue de mes jours, tu m'as déjà occupée plus qu'il ne sied peut-être dans ces papillotes, où, vieille tante sermonneuse, j'ai eu la prétention de faire tenir pour vous, mes nièces, sur les sujets qui peuvent à votre âge troubler vos cœurs et agiter vos têtes, les conseils, les avis qu'une longue expérience a, sans effort, comme sans mérite, dû mêler de quelque sagesse.

Or, quelle leçon utile peut nous donner le chat ? Eh bien ! mais j'en vois une, et qui plus est très importante et très actuelle : l'esprit de fidélité à la maison.

De nos jours, en effet, on n'affectionne plus assez la maison et c'est d'où viennent sans conteste beaucoup des grands malheurs de notre temps. Si nous comptons par exemple tant de mauvais ménages ou simplement tant de ménages indifférents, où mari et femme mènent sans les mêler leurs deux vies côte à côte ; si la gaiété de l'enfance nous est, hélas ! moins nécessaire qu'autrefois ; disons-le franc, si les enfants nous pèsent, si, au lieu d'être pour nous le point où tout bute dans l'existence, ils deviennent des obstacles, qui contrarient à chaque instant nos goûts et gênent nos plaisirs ; si les frais de toilette grèvent tant de budgets et rompent leur fragile équilibre, ne vous y trompez pas, c'est parce que nous n'avons plus, comme autrefois, le culte du foyer. Pour nos esprits légers, papillonnants, amis du désordre et du mouvement, la vie de famille a perdu son attrait. Et nos joies de la rue causent trop fréquemment des douleurs de maisons.

Heureux les ménages, où l'épouse conserve la tradition des petits devoirs quotidiens, l'amour des soins de l'intérieur, ou, selon l'expression de saint François de Sales, le goût du fuseau et de la quenouille. Oui, mes petites, filez la laine. C'est à la femme de défendre le foyer, et si sa sagesse savait veiller à l'embellir, à le parer de tendresse et de grâce, nous verrions sans aucun doute moins souvent l'homme le désertier. "Le nid mal construit, dit un proverbe oriental, indique l'oiseau vagabond". Mais l'effet peut être aussi la cause, et on peut avec autant de raison affirmer "que le nid mal construit rend l'oiseau vagabond."

Pendant, qu'apprend-on aux jeunes filles de nos jours ? A courir les plaisirs du monde. Du matin au soir, ce ne sont que réunions, tennis, skating, sports, conférences, cours de danse, cours de dessin. Pour une raison ou pour une autre, elles sont toujours sorties. Elles se marient : ce goût leur reste ; elles continuent à passer leur vie hors de chez elles. Si leur activité a été tournée vers les bonnes œuvres, c'est tant mieux, encore qu'il ne faille rien exagérer et que le soin du foyer, à mon sens, soit le premier devoir d'une femme. Si leur esprit ou leur éducation au contraire les porte vers les choses frivoles, c'est doublement fâcheux : la perte assurée d'une part est sans compensation et sans profit de l'autre.

Et non seulement, quand une femme n'a pas l'amour de son intérieur, la tendresse conjugale en pâtit, mais c'est la charge de la maison laissée aux domestiques, au détriment du soin, de l'ordre et des finances : c'est l'éducation des enfants livrée à l'aventure.

Avec quelle tendresse, avec quelle émotion ne nous souvenons-nous pas de ces vieilles demeures d'autrefois, qui témoignaient d'un souci de la netteté jusqu'à la manie et que nous jugions même parfois, s'il faut tout dire, légèrement outré et ridicule ! Leurs placards si bien rangés, leurs sièges ponctuellement recouverts de leurs housses, leurs armoires larges, profondes, garnies de hautes piles de draps blancs, de pots de confitures soigneusement étiquetés, de coings jaunissants qui embaumaient, de bocaux de cerises ou de prunes dont l'arome filtrait à travers les coiffes de papier, tout atteste encore dans notre souvenir — et avec quel charme attendrissant ! — la tranquillité, l'ordre étroit et sévère, la conscience rigoureuse et le scrupule qui présidaient à tout, en même temps que le calme laborieux de la vie consacrée tout entière aux menus soins de leur intérieur que menaient nos aïeules.

Quelle mémoire, au contraire, garderont de nos demeures d'aujourd'hui ceux qui les voient avec des yeux d'enfants !

Cette fidélité à la maison, que je regrette qui se perde, que je prêche et que précisément nous enseigne le chat, me rappelle un bien joli mot, que j'ai entendu répéter souvent par notre oncle Pamphile, il aurait été prononcé par Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, quand, rentrant aux Tuileries, il retrouva son ancien grand Maître des cérémonies, le marquis de Ségur, qui s'était sans vergogne fait maintenir dans ses fonctions à la cour de Louis XVIII. Reçu par lui, il voulut lui glisser galamment le reproche d'être demeuré plus fidèle à la charge qu'au maître :

— Comment ! se serait-il écrié. Toujours vous, monsieur de Ségur ? Vous êtes donc comme le chat de la maison !

Etre comme le chat de la maison ! Je vous laisse, mes nièces, ce mot en méditation.

Ce qui ne témoignait pas en l'honneur de M. de Ségur ne constitue-t-il pas, au contraire, la plus belle louange qu'on puisse faire d'une femme, et surtout de nos jours ?

La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans

— ALAIN ET VANNA, roman, de M. Reynès-Monlaur, (Bonne Presse, 1 vol. illustré, 2 fr.) Récit exquis de grâce et de fraîcheur. Une douce intrigue sentimentale, très chaste, s'y développe dans l'atmosphère médiévale. Ce roman incarne les belles vertus de la race : droiture, générosité, fidélité, vaillance ; mieux encore, la splendide figure du bon roi Saint-Louis, modèle incomparable du chevalier français, l'aurole et lui donne un caractère de noblesse et de piété vraiment émouvant. De gracieuses et artistiques compositions de R. Lespaigne augmentent encore l'attrait du livre. Quant au style, il est une musique.

— UNE FEMME DE FRANCE AU XVE SIÈCLE, roman historique ; texte et dessins de Marie Herbott (Lethielleux : 5 fr.) — Livre vibrant, enthousiaste ; l'un des plus propres à orienter les jeunes filles vers une vie à la fois idéale et pratique. Le style en est simple et gracieux ; il y a un tournure médiévale qui, loin de le rendre austère, en augmente l'intérêt.

“ Roman particulièrement instructif — écrit une Noéliste, — si toutefois l'on peut attribuer un terme aussi rébarbatif à ce joli récit. On y vit en plein moyen âge, dans ce temps qui a pour nous un attrait particulier. On assiste, presque d'un bout à l'autre à cette guerre de Cent Ans qui déchira la France, et l'on voit de tout près les grands faits et les personnages célèbres de l'époque. Après l'avoir lu, on ressent un amour plus vif encore pour la France, parce qu'on l'aime depuis plus longtemps.” De nombreux et charmants dessins ornent et complètent le texte.

— AUX JEUNES FILLES : VERS LE MARIAGE, du P. Jean Charruau (Téqui : 3 fr. 50). — “ C'est à vous, jeunes chrétiennes, écrit l'auteur, que j'offre ce livre. Dans un avenir très prochain, votre tour sera venu de fonder et de sanctifier une famille ; vous serez épouses et mères, et de graves devoirs s'imposeront à vous. Pour être à la hauteur de votre mission, vous aurez besoin de beaucoup de patience et de courage, de beaucoup de prudence.

Il faut donc, sans tarder, vous mettre à l'œuvre pour acquérir, avec l'aide de Dieu, les vertus que vous serez si nécessaires. Puisse la lecture de ces pages projeter quelque lumière sur la route nouvelle qui va s'ouvrir devant vous !” Livre bienfaisant, dont nous ne saurions trop recommander la lecture aux grandes jeunes filles. Il guidera aimablement leur imagination et leur cœur, et les mettra en garde contre les décevantes chimères.

— UN CHEVALIER APOTRE, de J.-E. Drochon (Bonne Presse : 1 fr. 80.) — “ Une vie de saint, la plus pittoresque, la plus passionnante des vies de saints, dit *Romans-Revue*. Elle a charmé notre adolescence. Ceux qui l'ont lue ne me contrediront pas. Aucune lecture n'est plus attachante, plus élevante, plus originale. C'est une piété mâle, énergique, doublée de bravoure. C'est de la sainteté à cheval, de la lutte sur soi-même en champ clos, une magnifique chevauchée vers l'Idéal, qui ne peut que susciter l'enthousiaste émulation des jeunes lecteurs, tout en affinant leur goût littéraire et en leur faisant aimer les grâces aimables de notre vieux français du moyen âge.” Le héros fut tout en contraste, à la fois rêveur et pratique, assommeur de bandits et père de pauvres gens, et ce qui domine chez lui, c'est cette soif inextinguible qu'il eut de convertir les âmes. “ Godefroy Chicard était, disait le cardinal Pie, un homme taillé sur le modèle des héros antiques ; et, en vérité, il avait l'âme aventureuse, hardie, dédaigneuse du danger, ennemie de toute mollesse, des chevaliers de jadis, mais à ces qualités si admirables chez un missionnaire se joignait l'illumination de la sainteté ; aussi nulle physionomie de héros n'est plus sympathique et plus attrayante que la sienne.”

LE NOËL

PENSÉES

Le plus sage des hommes est celui qui croit l'être le moins. — BARTHELEMY.

Il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme, qu'à rester fixe sous la mitraille d'une batterie. — NAPOLÉON.

A DIRE

La première charrue que fit Jésus

Près de Nazareth, la cité fleurie,
Dès l'aube, Jésus, Joseph et Marie
Travaillaient sans bruit, faisant oraison,
Quand Nathanaël, vieillard vénérable,
Soutenant ses pas d'un bâton d'érable,
Parût sur le seuil de l'humble maison.

Maître en Israël, et l'un des plus dignes,
Il s'en allait voir ses blés et ses vignes ;
Mais se détournant un peu du sentier,
Il venait offrir, client exemplaire,
Quinze ou vingt deniers, modeste salaire,
Qu'il devait au Fils du saint charpentier.

Il leur fit à tous le salut d'usage
Et, la joie au cœur, la joie au visage,
Il dit à Joseph, en se découvrant :
" Le Seigneur bénit de façon étrange
Mes champs, mon grenier, mon pressoir,
[ma grange...]"
— Joseph répondit : " Le Seigneur est grand.

— " Mes champs autrefois, terre désolée,
Étaient le rebut de la Galilée,
Plus triste qu'Endor et plus qu'Hésébon ;
Et j'y vois rougir des grappes superbes
J'y vois par milliers s'aligner les gerbes... "
— Joseph répondit : " Le Seigneur est bon."

— " Sur mes oliviers les olives pendent ;
Des figuiers au loin les branches s'épandent,
Les fruits et les fleurs s'y cachent dessous ;
Il y pleut souvent, jamais il n'y grèle ;
Point d'oiseau voleur, point de sauterelle... "
— Joseph répondit : " Le Seigneur est doux."

— " Savez-vous, Joseph, d'où vient ce mystère ;
Vendange et moisson couvrant une terre
Où le chardon seul germait et croissait ?
Au lieu de chardons, des lis et des roses !...
De ces changements, qui saura les causes ?
— Joseph répondit : " Le Seigneur le sait."

— " L'horreur de ces lieux en est disparue,
Du jour où le sol sentit la charrue,
Celle que jadis de vous je reçus !... "
Joseph essuyant soudain sa paupière,
Dit : " Cette charrue était la première,
Le vrai coup d'essai de mon fils Jésus !"

Et tous au Seigneur chantaient un cantique,
Du Deutéronome et du Lévitique,
Pour lui rendre grâce et pour le bénir.
Puis Nathanaël, vieillard vénérable
Alla, soutenu d'un bâton d'érable,
Voir fleurir sa vigne et ses blés jaunir.

P. V. DELAPORTE

Quand les lampes sont allumées

Quand les lampes sont allumées...
Que les fumées,
Montent dans le noir,
On se sent l'âme heureuse
Et pieuse,
Le soir...

Ceux qui s'aiment s'aiment davantage...
La grâce du visage
Cher
Devient plus grande encore ;
Et sur les fronts on voit l'aurore,
Ou l'éclair...

Mais aussi les deuils se rallument,
Et les cendres éteintes fument
Au noir foyer du cœur,
La lèvre, encore inassouvie,
Sent, du calice de la vie,
Monter l'âcre et vieille liqueur !...

Et ceux pour qui la vie est lourde,
Ceux hélas ! dont la main est gourde,
Et le pied saignant de ses pas,
Seigneur, tous ceux dont l'âme pleure,
Ceux-là rêvent à Ta demeure,
Où la lampe ne s'éteint pas...

Ceux dont les yeux sont pleins de larmes
Et le cœur lourd d'alarmes
Ceux-là rêvent aux jours puissants
Où, sous la lampe lumineuse,
Dans Ta demeure bienheureuse
Ils s'assoient près des absents !...

Quand les lampes sont allumées,
Que les fumées,
Montent dans le noir,
Seigneur, mon âme douloureuse
Rêve à Ta maison bienheureuse,
Le soir !...

BLANCHE LAMONTAGNE